

n°0 / sept-oct 2011 / prix 10 Euros



DU TEMPLE À LA CRYPTÉ

Le magazine du magasin



« Un Magazine sur Deligne, est-ce que ça va intéresser quelqu'un ? »

un libraire préférant rester anonyme.

MICHEL DELIGNE MAGAZINE

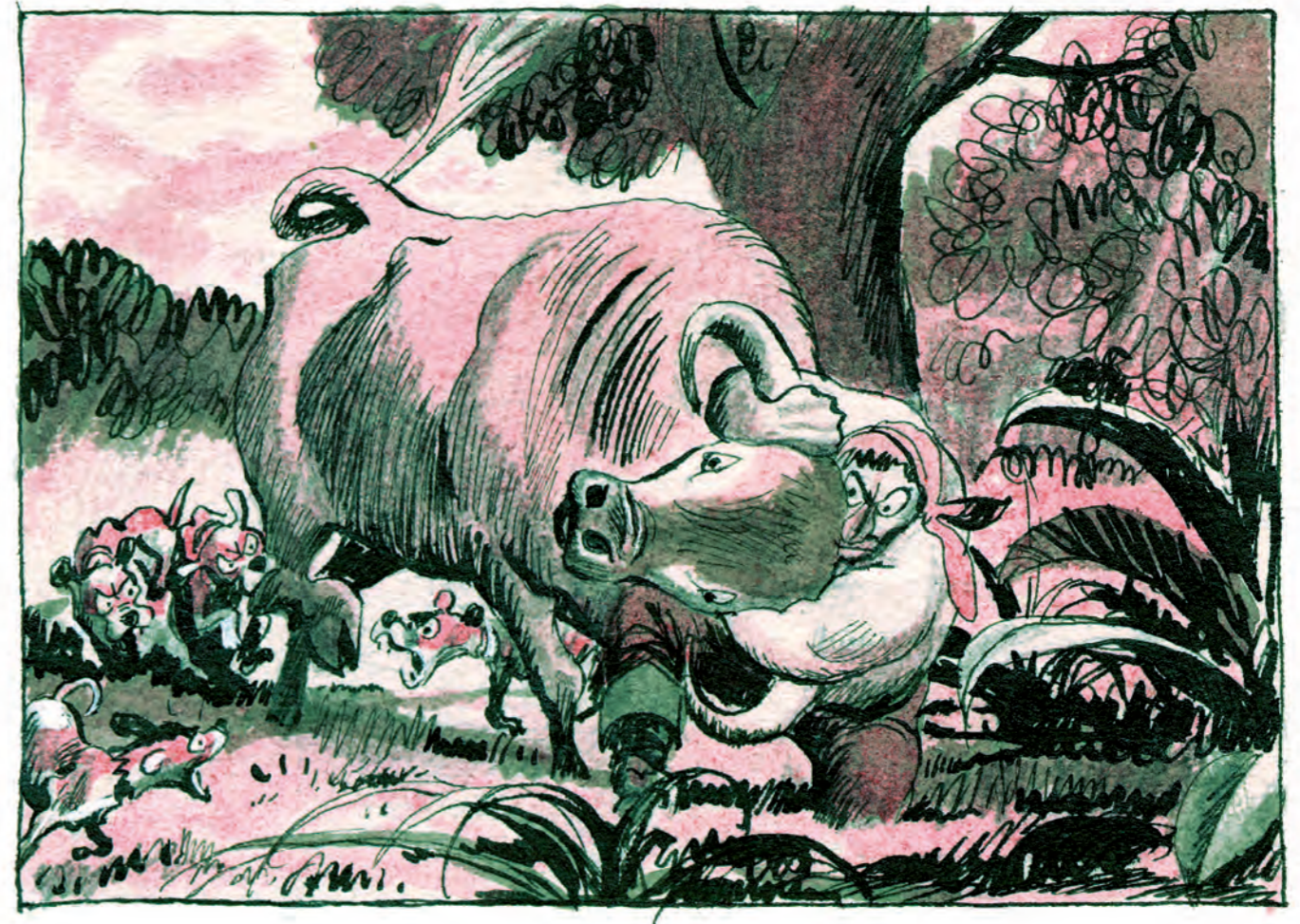
logo d'Ever Meulen basé sur son logo
de « Curiosity Magazine »* en 1972.

En 1996, je suis un maillon de l'industrie du divertissement mondial à Los Angeles. Une ville atomisée construite dans la logique industrielle des constructeurs automobiles carburant sur l'énergie fossile. Sur Hollywood Boulevard, prisonnier dans ma « Ford », en réalité une « Mazda » déguisée, j'écoute en boucle le tube de Michel Sardou : « Dans les villes de (grande) solitude... ». La journée, rivé dans mon cube bureautique, agacé par le bruit des taille-crayons électriques, je réalise de la mise en scène de papier pour une série animée. J'ai à peine 23 ans et suis déjà un boulon de la grande machine.

Ce qui, jour après jour, me ressource, c'est une icône magnifique, accrochée à mon mur, une planche de Georges Beuville illustrant « Le Morne au diable » d'Eugène Sue. La force et la beauté du document relèvent de la magie et du sacré. Ce rayon arraché au soleil, je l'avais trouvé au « Deuxième Souffle »¹ de Michel Deligne. Il avait pris le soin d'adjoindre à l'originale de l'artiste la page du Journal « Tintin » où elle a été publiée un demi-siècle plus tôt. Grâce à Deligne, et à une charmante expéditrice, j'ai pu recevoir cette formidable leçon à domicile.

De retour en Belgique, je termine un mini-album « La Nuit des Lapins »* refusé par les éditeurs en place. Je l'auto-édite et vais le présenter à toutes les librairies de Bruxelles. L'accueil n'est pas enthousiaste, le temps des libraires-éditeurs était bien révolu. La plus notable exception, Michel Deligne, qui me reçoit avec une puissante poignée de main, une étincelle dans les yeux et qui se penche sur mon fascicule avec bienveillance. Quelques mois plus tard, je rentre dans sa caverne et tombe nez-à-nez avec mon album valorisé par un montage-maison. Michel Deligne m'avait intégré au métier.

Ce numéro de lancement de « la Crypte Tonique » est dédié à Michel Deligne, ce cow-boy pionnier, ainsi qu'au contexte plus général de l'histoire des librairies francophones spécialisées en bande dessinée à Bruxelles. Un PETIT levé de voile sur ces acteurs du livre dessiné dont l'importance m'est apparue bien sous-évaluée.



« ...Et ce boucanier « Arrache l'âme », est-il aussi féroce que l'« Ouragan » ? — « Jugez-en !... Il est homme à attraper un taureau par les cornes et à l'immobiliser pendant que ses chiens lui coupent les jarrets. Il a d'ailleurs dressé sa meute à dévorer un homme comme vous gobez un œuf. »



Illustrations : Georges Beuville d'après
« Le Morne-au-Diable » Eugène Sue,
paru dans le journal Tintin du 9 mars 1950.



EDITO

CONSULTEZ LE MAGAZINE
LOCAUX DE LA CRYPTE TONIQUE X



LE GRAND
BRUXELLES
EN POCHE

engloba

R. DE
CARTOG

20^e ÉDITION

RUE DE LA RUCHE, 33 - BRUXELLES

DU CHAOS

de l'anti-spécialisation.

au COSMOS

à un début de spécialisation.

La Belgique est née du croisement entre l'Angleterre, la France, la Prusse et la Hollande et a été un marchepied pour les Espagnols, les Français, les Hollandais, les Allemands puis pour les Américains. Une ligne de démarcation élastique entre les latins et les germains, catholiques et protestants, royalistes et républicains. C'est une faille tectonique, culturellement parlant, ce qui la dote d'une riche et constante fertilisation. Pour compléter cette esquisse à l'exportation, le pays est hautement surpeuplé, trilingue et fonctionnarisé. Autant d'éléments qui engendrent écrits et images, autant de paramètres qui obligent à la lecture et invitent à l'évasion.

Depuis le milieu du 19ème, la bande dessinée est un média de presse. Le lecteur se dirigeait vers le kiosque le plus proche pour se procurer le périodique du jour. Passé la date prescrite, le nouveau numéro chassait le précédent. Les auteurs pratiquaient le « suspense », des épisodes haut en couleurs savamment distillés qui rendaient les lecteurs accros. Si vous aviez raté un numéro, il ne vous restait qu'à attendre l'éventuelle voiture-balai qu'était le recueil d'invendus trimestriel.

Pour un amateur de cinéma à la recherche d'un vieux film, « la Cinémathèque royale de Belgique »² était le seul endroit où il pouvait rôder dans l'espoir de revoir un film

éloigné de l'affiche. Il était à la merci des choix du conservateur, l'heureux élu, nommé collectionneur en chef par l'État. Quant à celui ou celle qui recherchait ses lectures d'enfant, il devait arpenter les rues de sa ville, dans l'espoir que les récits convoités échouent chez un bouquiniste de quartier ou sur les pavés du Vieux Marché. Les bibliothèques, les librairies prestigieuses et « la Bibliothèque royale de Belgique »³, faisaient alors peu de cas de la littérature dessinée.

« La Joie des enfants, la tranquillité des parents ! »

Le cri d'un vendeur ambulant d'illustrés sur le vieux marché.

« Le Vieux Marché »⁴, initialement place Anneessens, se déroule depuis 1873 place du jeu de balle. C'est le compost essentiel à la culture de la capitale. Un carrefour où pauvres et riches se côtoient, épaule contre épaule, le nez au sol. Des maisons de privés, gorgées pendant une ou plusieurs vies d'objets, livrent leur contenu sur les pavés pour le plus grand plaisir des curieux. Tous les artistes bruxellois ont traîné, vagué, chiné, rêvé sur les pavés des puces. C'est l'âme de la ville. Les brocantes et les marchés aux puces locaux sont encore très rares en

Belgique voir inexistant hormis de petites « fancy-fair » liée à des écoles ou des fêtes paroissiales. Les termes « de consommation » n'étaient pas encore associés à celui de société, il y avait peu de surplus.

Les vendeurs du vieux marché fonctionnent à la parole donnée, à la poignée de main. Il n'y a pas de prix, ni d'étiquettes. Les clients, comme les marchands, apprennent la valeur des choses sur le tas. Une valeur qui naît parfois simplement d'un regard croisé, d'une convergence d'intérêt pour un même objet (ce que les salles de vente ont toujours bien compris).

Les vendeurs démarrent avec le tout venant, puis, de jour en jour, se spécialisent peu à peu et se différencient ainsi de leurs collègues. Pour plus de facilité et de confort, pour éviter de remballer et déballer trop de matériel, ils trouvent un dépôt non loin du marché ouvert et se transforment en boutiquiers comme « DOMINO »⁵ ou quelques années plus tard « LE DEPOT »⁶ de Delbeke père et fils. Ils retrouvent ainsi la définition première du magasin, (نَزْحَم) ou « makhzan », qui veut dire « entrepôt » en arabe. Le papier est une matière fragile, les livres, affiches et magazines ne résistent pas longtemps à ce traitement à ciel ouvert, la pluie les retransforme en pulpe.

En 1939, est créé une autre institution capitale : « Le PELE-MELE »⁷ initialement rue de l'Escalier. Il s'agit de couloirs aux murs tapissés de cartes d'état-major¹, avec des caisses d'oranges, mises les unes sur les autres en enfilade, une sorte de prolongement couvert de l'activité matinale du vieux marché. La famille Hustin, Emile et Philomène tiennent le commerce repris plus tard par leur fils Henri, jeune étudiant ingénieur commercial. Ils achètent tout, sachant qu'alors, les invendus pouvaient encore être écoulés en ballots au prix du papier « mort ». Après la mort du père Hustin, Henri et sa mère déménagent sur le boulevard Lemmonier au milieu des années 60, une section disques est ajoutée.

« Henri savait à quel prix il allait vendre vite » précise Alexandre Buchet « s'il n'est pas rangé je peux passer deux heures dans le magasin ! » (...) « mais un jour, j'ai engueulé Franco (ancien employé du « Pêle-Mêle » et actuel gérant d'« Evasion ») parce qu'il avait rangé les rayons ! ».

Le Pêle-Mêle, véritable germe, va être la matrice des nombreuses enseignes qui vont suivre : « ESPACE LIVRES », « DECOUVERTES », « EVASION », « PHILO(MENE) », « IDEES FIXES », « TOME II ».

« La bouquinerie de la rue de l'Escalier devint le célèbre carrefour bruxellois où chaque imprimé, quel qu'il soit, devait fatalement venir échouer, tôt ou tard. Toutes les écoles littéraires, tous les auteurs anciens ou modernes, illustres ou inconnus, tous les genres, en un mot comme en cent, toutes les productions de la pensée humaine vinrent s'y entasser... pêle-mêle.. ! Le Pêle-Mêle était devenu ce paradis où le fait de bouquiner dans des lots sans cesse renouvelés permettait à chacun d'escompter la joie d'une découverte merveilleuse ; un lieu où l'on vendait de la science, des idées, de l'émotion, de l'idéal et du rêve au rabais »

Geoffroy de Beaufort

« Moi, j'arrivais avec mon petit vélo, je venais acheter mes trucs (rire) Il y avait toujours plein de monde là-dedans, c'était les années 50, il n'y avait pas encore de télévision. Les gens lisaient beaucoup ! »

Michel Deligne

(1) Au lendemain de la guerre on manquait de papier et des tonnes et des tonnes de cartes avaient été imprimées pour les armées, ces cartes ont servi de support aux compagnies cinématographiques pour leurs affiches. Affiches que les collectionneurs voyaient sacrifiées, collées face contre mur, dans les couloirs du Pêle-Mêle.

QUAND LE LIBRAIRE ETAIT BIBLIOTHECAIRE

Le centre de Bruxelles possédait une forte concentration de bouquinistes qualifiés de marchands de « vieux papiers » où « on vend de tout dans tous les domaines », du « passe-partout », de la « bouquinerie brolesque », du « tout venant ». Des endroits où adultes et enfants pouvaient acheter et revendre, échanger, de la littérature populaire bon marché. La différence entre le prix de vente et de prix de rachat par le bouquiniste équivalait alors aux coûts du prêt. « On pouvait échanger des albums contre d'autres albums, elle ne donnait jamais d'argent » se souvient Alain Van Passen évoquant une bouquinerie de son quartier dédiée au journal d'enfants tenue par une enseignante retraitée. Un système de vente et d'achat qui rapproche certains de ces magasins de la bibliothèque publique (« Little Nemo »¹³ d'Eric Crochelet, poursuit aujourd'hui cette logique avec son rayon manga).

Chaque commune bruxelloise possédait ses 4 ou 5 bouquinistes, situés à des points stratégiques de grand passage et étaient d'importants carrefours culturels, un peu à l'image des cinémas de quartier, encore très nombreux. Dans les quartiers populaires, des blanchisseuses travaillant pour des Lav-o-matic arrondissent leurs salaires en vendant quelques illustrés et bandes dessinées pour enfants. C'était le cas de « CARMEN »¹⁴ qui démarre rue de Rome.

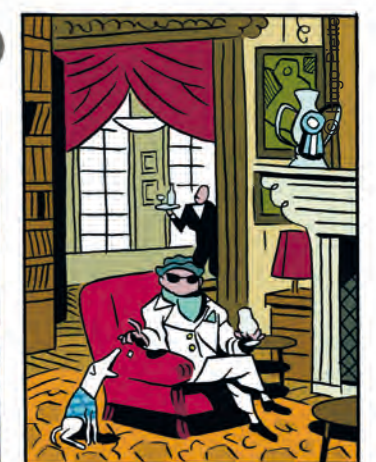
« En 1955, à 10 ans, j'avais tous les albums, ça tenait dans une petite bibliothèque » se souvient Serge Algoet, décrivant un meuble de la taille d'un adulte « à l'époque, il n'y avait que 3 parutions par an de 3 ou 4 albums, quand on avait fait le tour on se rabattait avec délice sur les sous-Hergé », une sorte d'équivalent à la série « B » cinématographique, « avec Jojo »*, « Marc Ratal »*, « Toche »*.



LE PREMIER VENDEUR SPECIALISE



EN BANDE DESSINEE DE BRUXELLES





© René Follet

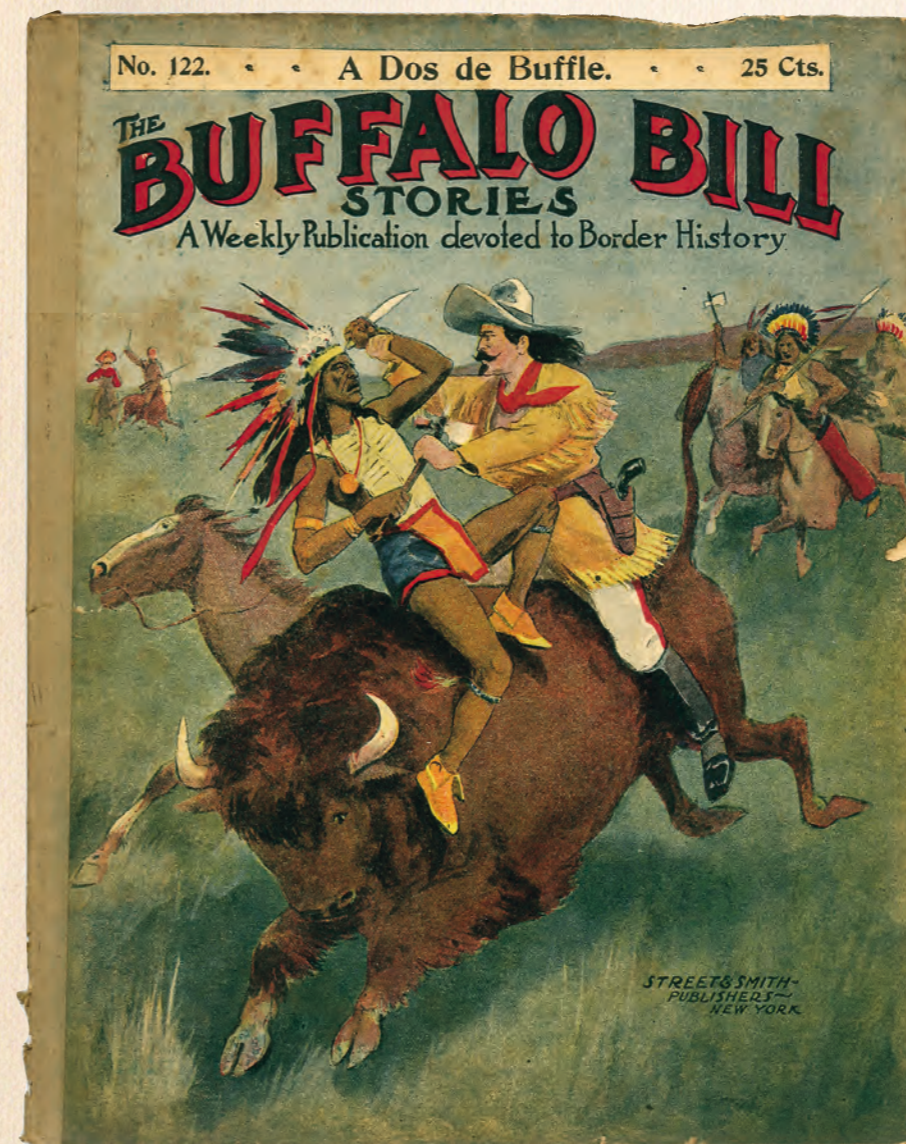
L'artiste-peintre Guy Huygens devant sa BOUQUINERIE de L'OUEST¹⁵, à deux pas de la gare du même nom. Il valorise les fascicules populaires et possède également dans le fond de son magasin pour les illustrés. Fondée en 1954, sa démarche semble annoncer le Curiosity house de Michel Deligne.

BOUQUINERIE de L'OUEST

VENTE - ACHAT - LOCATION
LIVRES EN TOUS GENRES (plus de 10.000 titres différents)
DISQUES (Spécialité de disques de JAZZ)
SOLDATS de Collection (de plomb et autres)

GUY HUYGENS
R. C. Brux. 256.749
C. C. Post. 6340,74

3, rue de Menin
Bruxelles - Ouest
Tram : 20 - 85 - F. M.

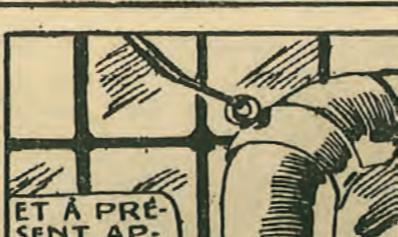
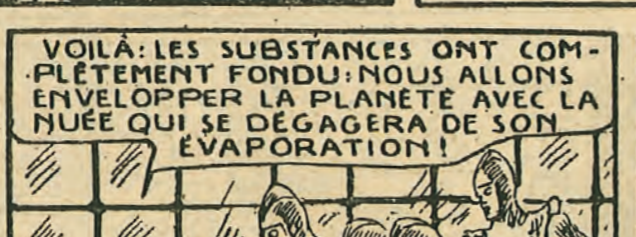
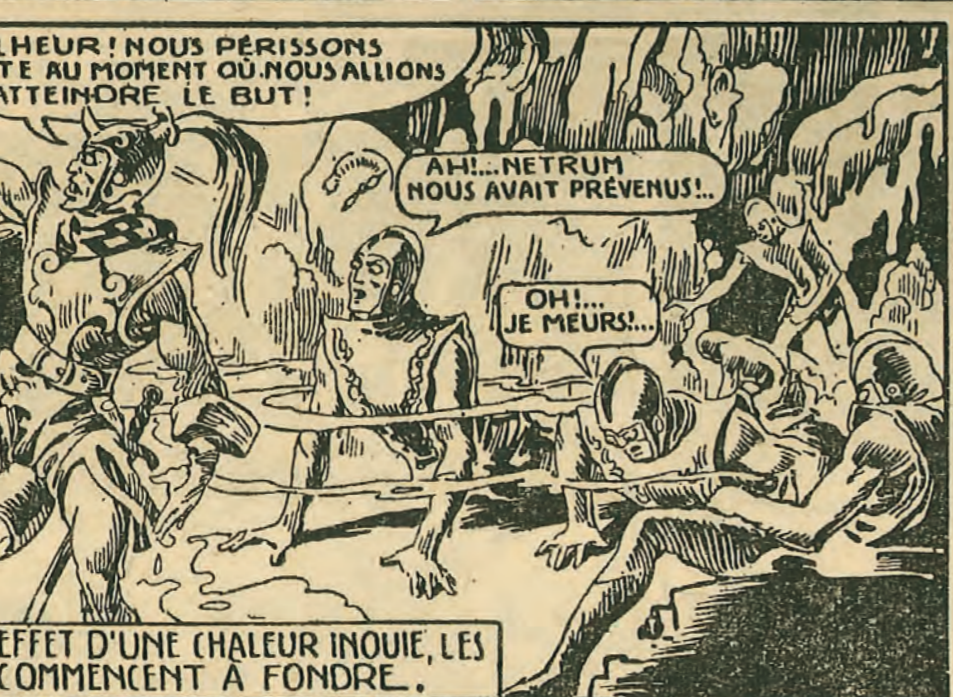
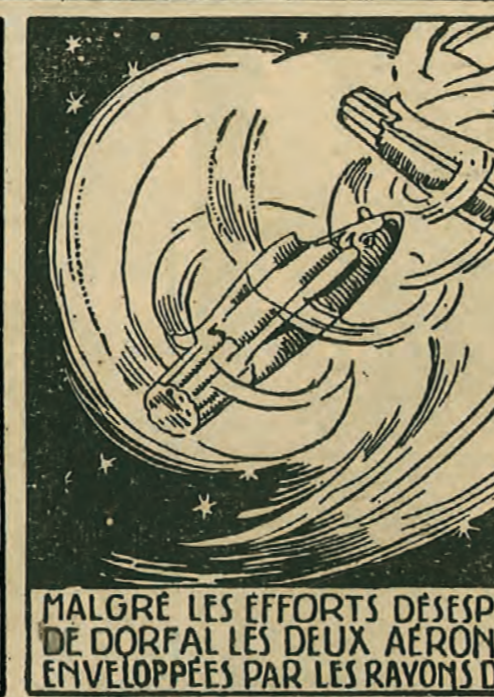
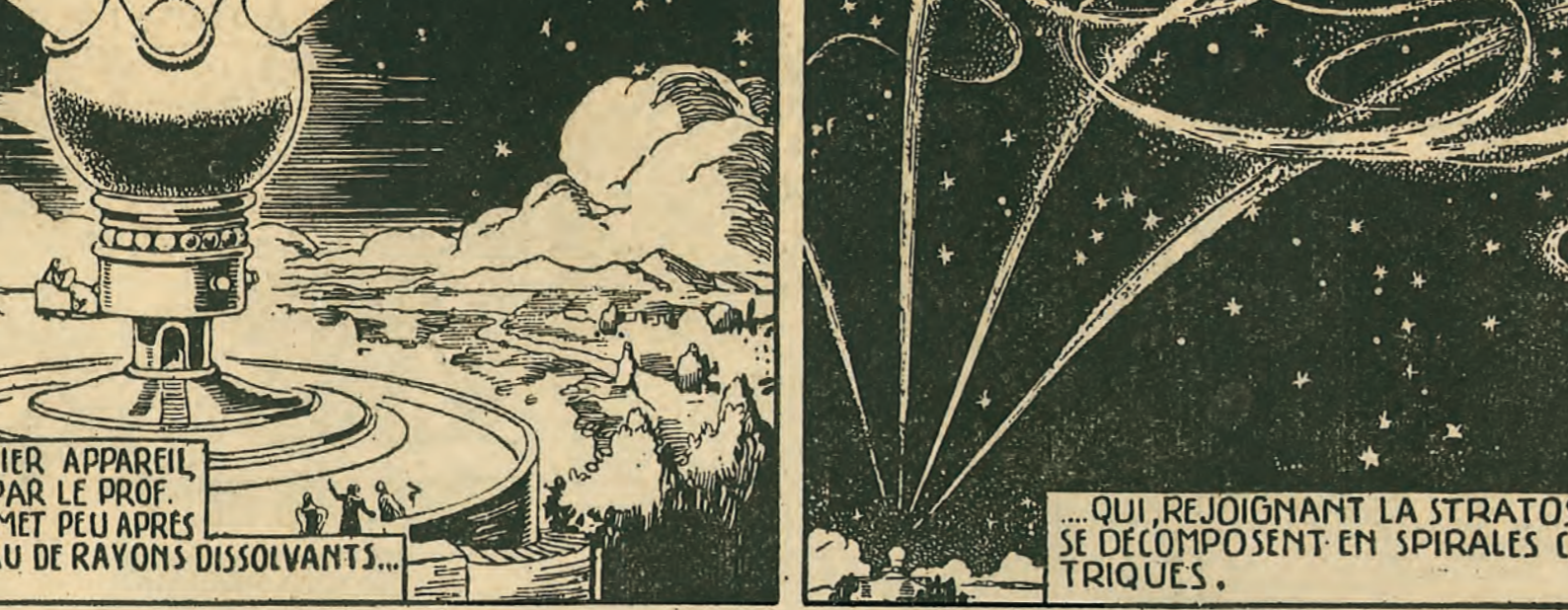


Le cartonnage des albums reste encore exceptionnel, beaucoup d'albums ressemblent encore à des revues périodiques. Leur salut n'est pas encore garanti par de solides couvertures. Les grandes surfaces comme SARMA, NOPRI et PRIBA proposaient les lectures populaires faisant des recueils avec les invendus. Ils rachetaient en masse des « Wrill »* et des « Sabords »* périmés qui se suivaient peu ou prou, ils mettaient une nouvelle couverture du type « Aventures Héroïques »* et le prix variait selon l'épaisseur du recueil. Ils récupéraient aussi les invendus de la maison d'édition SAGE : les Pecos Bill*, Kansas Kid* ainsi que les productions Gordinne* et Averbode*. Le haut du panier, la production Lombard, Dupuis, Casterman se trouvant chez INNO, ANSPACH et dans les magasins de la chaîne BON MARCHE.



« Les jeunes lecteurs des « comics » d'aujourd'hui ne peuvent imaginer ce que fut la grande période des bandes dessinées de l'avant-guerre (...) »

LE RAYO NOSTALGIQUE



C'est ainsi que Pierre Strinati ouvre sa chronique littéraire « Bande dessinée et science-fiction: l'âge d'or en France (1934-1940) » dans le magazine « FICTION : revue littéraire de L'ETRANGE »* en juillet 1961. Ce court article, placé en fin de volume, réveille comme un électrochoc des tas de lecteurs de « fiction », ceux qui ont appris à lire dans les grands journaux pour enfants édités par Opera Mundi: « Robinson »*, « Hop-Là »*, « Le Journal de Mickey »*. C'est par leurs grandes images, souvent colorées comme des affiches de cirque, que ces gamins avaient pénétré dans le fantastique et la science-fiction. Ils avaient maintenant la trentaine, étaient passés à des lectures sérieuses, confortablement installés dans la vie professionnelle et pensaient avoir tout oublié de ces petites histoires.

Les bandes dessinées étaient alors des produits de presse hautement périssables qui disparaissaient aussi vite qu'elles avaient parues, laissant de fortes empreintes mentales difficilement communicables. Seuls quelques recueils bien cartonnés avaient permis à certains titres d'éviter les grandes poubelles. Lors du passage de l'enfance à l'adolescence, c'est presque devenu un rituel initiatique banal que d'abandonner physiquement ou de détruire ses premiers mythes en même temps que ses jouets. Cela n'a, semble-t-il, pas été le cas de Pierre Strinati qui avait gardé ses vieux journaux, ce qui lui avait permis de décrire un tableau très vivant des lectures en images de son enfance.

« Fiction » était la version française du « The Magazine of Fantasy and science fiction », un format poche démarré à New-York en 1949. Aux Etats-Unis, les couvertures s'inspiraient des compositions fantastiques et surréalistes, l'artiste allemand George Salter, en était le directeur artistique. Pour la version française, c'est Jean-Claude Forest, né en 1930, auteur de bande dessinée, qui en devient l'illustrateur phare. Dans le numéro qui suit la prose de Strinati, Forest, piqué à vif, s'empare de sa machine à écrire et évoque à son tour des récits de son enfance dont « Saturne contre la Terre »* illustré par

Giovanni Scolari, scénarisée par Federico Pedrocchi et Cesare Zavattini en 1936 :

« (...) des animaux rendus gigantesques par un mystérieux rayonnement saturnien, envahissent les capitales ; un bœuf, d'un coup de corne, déracine la Tour Eiffel, des lézards, grands comme des zeppelins, se vautrent parmi les gratte-ciel de Manhattan ; Bruxelles est détruite par une troupe de crapauds géants, tandis que dans le ciel de Londres, la R.A.F. livre un combat désespéré contre des aigles quatre fois plus gros que ses appareils (...) »

Jean-Claude Forest.

« (...) J'avoue parcourir bien en vain les quartiers de bouquinistes lors de mes rares venues à Paris ; je n'hésiterais pourtant pas à payer quelques dizaines de milliers d'anciens francs une collection complète de « Robinson » et des « Mickey » « Saturne contre la Terre »*, offre peut-être généreuse, peut-être trop modeste, je l'ignore- mais à qui m'adresser ? (...) »

Guy Claude B.

Ce lecteur, qui a désiré signer d'un grand « B » anonyme, réagissant à l'article de Forest et surenchérissant dans de nouvelles descriptions de récits fantastiques lus enfants. Son enthousiasme se double ici d'un début d'une surenchère spéculative. « Fiction », journal littéraire d'anticipation, devenait, numéro après numéro, la boîte aux lettres d'anciens lecteurs de bandes dessinées.

« Les bandes étaient présentées dans Fiction avec un tel enthousiasme que ça donnait envie ! » « je veux en avoir (...) je veux les découvrir ! » se souvient Alain Van Passen, jeune lecteur de Fiction, qui découvre les récits d'avant-guerre par les descriptifs flamboyants de Strinati et Forest.

« (...) Tous ces Messieurs ont répondu comme des gosses! Quand Strinati a été assommé sous son courrier, il a demandé qu'on arrête d'écrire et nous a proposé de nous rencontrer -via le magazine- au «Puits de la Veille Grille» en face du Jardin des Plantes. Un tout petit bistrot. Il attendait 20 personnes. 240 sont venues! Des Greg, des Morris, des Rombaldi, des cinéastes, des acteurs, des gens de toute l'Europe. Pierre Lacassin - qu'on ne connaissait pas, on avait appris que c'était un journaliste du Lot et Garonne - était occupé à expliquer qu'il était fou de Tarzan et qu'il allait montrer un film inédit de Tarzan en cinéma muet... Ensuite, comme chacun avait des petits trésors avec lui, ça a été une gigantesque bourse d'échanges : «Et je te montre mon petit «Robinson»; et je t'exhibe mon petit «Mickey». Tout a débuté là !! » (...) « Chacun a pris des contacts avec ceux de son pays pour s'apercevoir qu'il n'était pas tout seul! ».

André Leborgne.

Ainsi est créé le Club des Bandes Dessinées (le CBD (1)) sous une forme structurelle rappelant les nombreux clubs de science-

VOUS ÊTES IMPATIENTS...

d'avoir le nouvel album relié du

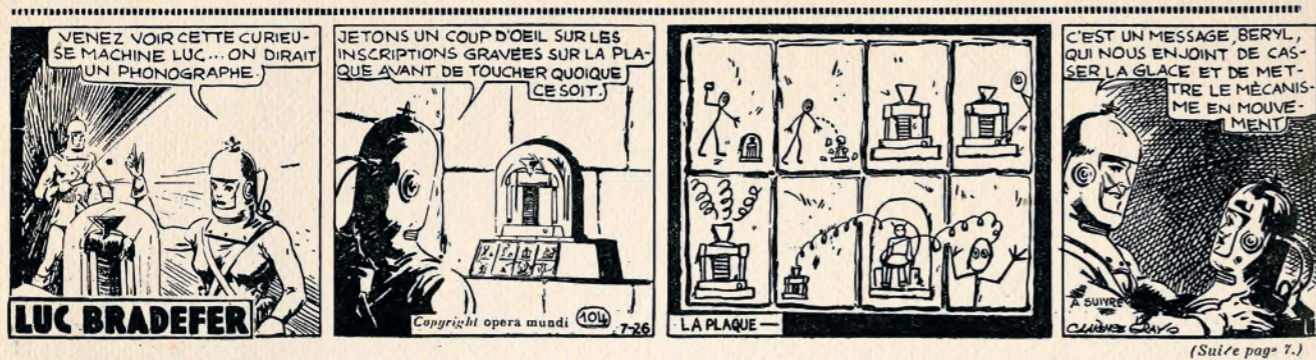
JOURNAL DE MICKEY

4^e année

Il vous attend chez votre libraire! **25 fr.**

Au cas où vous auriez quelque difficulté à vous le procurer, prévenez-nous.

Ci-contre : extrait de « Saturne contre la Terre »



fiction. Qui dit « club » dit « président », c'est Francis Lacassin qui préside, soutenu par le cinéaste Alain Resnais et Rémo Forlani. La liste de ses membres est prestigieuse : Chris Marker, Federico Fellini, Evelyne Sullerot, Greg, Morris, Pierre Tchernia, Jacques Van Herp, René Goscinny, Jacques Bergier, Umberto Eco... un véritable who's who de la vie intellectuelle française. D'autres encore anonymes attendent dans l'ombre comme Jacques Sadoul, Claude Moliterni, Pierre Couperie, Alain Van Passen, Maurice Horn, Pierre Van Keer... Pour tenir ce beau monde informé, il faut un bulletin de liaison permettant aux membres de recevoir les nouvelles, les petites annonces type bourse d'échanges, les informations pratiques concernant les activités du club, ce sera le « GIFF-WIFF* »(2). Jean-Claude Forest en est le directeur artistique. D'une simple feuille ronéotypée, le Giff-Wiff se transforme en cahiers de type fan(atic mag) zine et puis devient pro(fessional mag)zine, c'est-à-dire à une superbe revue d'études éditée par l'éditeur libertaire Jean-Jacques Pauvert. On évoque l'idée de prêts, de photocopies, de diapositives, le CBD va procéder à des rééditions spécifiquement conçues pour ses abonnés, le distributeur exclusif de ces bandes, Opera Mundi, acceptant de céder ses droits pour les seuls adhérents de ce prestigieux club.



En 1965, une première convention sur la bande dessinée est organisée par le Centre d'étude de lectures d'expression graphique, le CELEG (la nouvelle appellation du CBD), et le Centre de Sociologie des Communications de Masse de l'Université de Rome. « Le premier congrès international de la bande dessinée, réuni en Italie à Bordighera, fut une révolution. On entendit des artistes, des universitaires, des sociologues défendre et réhabiliter tout ce qui avait été honni. » Francis Lacassin.

Mais les frontières sont encore fermement en place. Francis Lacassin invite, par le biais de Pierre Van Keer, les 25 membres belges à créer une sous-section en Belgique. En 1965 est fondé le « Club des Amis de la Bande Dessinée » (le CABD), et son bulletin « Rantanplan »*. Le bulletin est stencilé à son école par le professeur Alain Van Passen. Avec 50 exemplaires, ils couvrent l'ensemble des membres. Le nom RANTANPLAN est issu du nom de club de « Bicot »* (le nom français de Winnie Winkle et son club « The Rinkydinks ») de Martin Branner paru dans les années 30 et du célèbre chien des aventures de Lucky Luke de Morris et Goscinny : « pour faire le lien entre la bande dessinée d'avant-guerre avec celle de l'après-guerre »

André Leborgne.

L'enthousiasme de ces grands enfants ne s'explique pas seulement par une hypothétique apothéose qualitative des bandes américaines d'avant-guerre mais aussi par l'éclipse du matériel américain suite à l'invasion allemande. Les bandes de « Flash Gordon »*, « Brick Bradford »*, « Superman »*, « Red Ryder »* se voient brutalement interrompues ou rapidement résumées par des auteurs locaux comme Edgar P.Jacobs, Joseph Gillain ou Fred Funcken.

Pierre Vankeer, le président du club belge des bandes dessinées, avait 9 ans lors de l'invasion nazie. Avide de lecture, ses illustrés préférés ayant disparu, il se rabat sur la lecture des indicateurs de chemin de fer ! Et puis c'est le tunnel : « Pendant 25 ans, je ne me suis plus intéressé à la bande dessinée, il avait fallu faire son chemin dans la vie ! ». Fermement occupé dans la vie active au sein de l'administration de la Société des chemins de fer belge, il connaît une première crise de nostalgie à la fin des années 50 : « Ca tournait dans la tête (...) j'aurais voulu voir la suite... » et mû par, ce que Pierre Couperie décrit comme « Une nostalgie devenue de plus en plus obsédante », il se met à placer des petites annonces dans le « Pourquoi Pas? » pour retrouver ses héros de papier disparus.

La première réunion du CABD se fait à la cafétéria de la gare centrale 16. Les « nostal-

gistes » viennent avec l'espoir de remettre la main et les yeux sur leurs lectures d'enfance et des professionnels comme Greg, Tilleux, Cheneval et Morris, s'y rendent dans l'expectative de la formation d'une structure syndicale apte à défendre leurs droits! S'ajoute à cela, quelques jeunes curieux comme Philippe Vandooren et Alain Van Passen. Ensemble, ils trouvent un terrain d'entente à la découverte des rééditions italiennes qu'André Leborgne avait apporté dans sa valise. La réunion se poursuit, Vandooren et Greg d'un côté, discutant des dessins d'un jeune premier : Hermann, et les autres membres du groupe se rendant à la librairie Lefèvre toute proche afin de commander ces formidables éditions italiennes ! Le CABD était un lieu d'échange, matériel et immatériel.



(1) La bande dessinée en quête de respectabilité, quelques initiales :

Le C.B.D. : le club des bandes dessinées.
Le C.A.B.D. : le Club des amis de la bande dessinée.
Le C.B.B.D. : le centre belge de bande dessinée.
Le C.B.E.B.D. : la chambre belge des experts en bande dessinée.
Le C.E.L.E.G. : Centre d'étude des lectures d'expressions graphiques.
Le G.E.L.D. : Groupe d'étude des littératures dessinées.
La S.F.B.D. : la Société Française de Bandes Dessinées.
Le C.E.E.G. : Centro de Estudio de Espresions graficos.
La S.O.C.E.R.L.I.D. : la société civile d'étude et de recherche sur les littératures dessinées.
L'U.P.C.H.I.C. : L'union professionnelle des créateurs d'histoires en images, illustrations et cartoons.
La F.I.C.E.R.L.I.D. : la Fédération Internationale des Centres d'Etudes et de Recherches sur les Bandes Dessinées.
L'A.N.A.F. : Associazione nazionale dei amici dei fumetti.
L'A.N.A.F. : Association du Neuvième Art France.
L'A.A.N.A.L. : l'Association pour l'Apologie du neuvième art libre.

(2) la mascotte du CBD, le Giff Wiff, est un personnage imaginaire mi-chat, mi-poisson qui se nourrit de caviar. Il apparaît dans le journal de Mickey en 1935. Il fait partie des créatures fantastiques nées dans la bande dessinée comme le « Jeep »* de Segar, le « Marsupilami »* de Franquin, « le Copyright » de Forest, le « Flagada »* de Degotte, le « Skblzz »* de Geri, ou encore « le Concombre masqué » de Mandryka.

« Pour avoir des magasins spécialisés en bande dessinée, il a fallu attendre que suffisamment d'albums sortent... »

Guy Dessicy.

L'ALBUM

Les années 60, marquent l'accélération d'une importante transformation : La bande dessinée n'est bientôt plus un article de presse. C'est l'album broché et cartonné qui est devenu son média. La bande dessinée est rentrée, en force, dans le domaine du livre. Son support presse va vivre une très lente agonie. Leurs ventes s'érodent lentement; seront incriminés la télévision naissante, la mobilité accrue et l'auto-concurrence des albums. Les parutions s'espacent, on passe du quotidien, à l'hebdomadaire, au mensuel. On en vient à ne plus parler de journal illustré mais de magazine de prépublication. La publication presse devenant ainsi une sorte de catalogue payant. L'identité des maisons d'édition, jadis bâtie sur un programme politique clair, se délite.

Des maisons d'édition qui vont privilégier de plus en plus la quantité, la grande surface, à la qualité, le libraire spécialisé. Le tout cartonné, élément identitaire de la bande dessinée franco-belge, est une demande expresse d'une grande chaîne de supermarchés à un grand éditeur. Leur rayon bande dessinée est précieux, il sert de garderie. En conséquence, les brochés subissaient les outrages des petits lecteurs, et ne pouvaient plus être retournés, ni remboursés par l'éditeur.

Les auteurs professionnels se mettent à penser « auteur » et « album » et ne participent plus aussi activement aux animations des journaux. Du statut, jamais officiel, de journaliste de presse, ils deviennent indépendants. On passe de la presse (et donc du press-shop) au livre (et donc à la librairie). La fin des années 80 et le début 90 voient de nombreux titres de presse disparaître. Les journaux, quotidiens, mensuels généralistes peinent à présenter une véritable politique « bande dessinée », les agences de presse, responsables des remplacements des bandes, ayant perdu une grande partie de leur combativité.

La demande et l'engouement pour la bande dessinée sont telles que le terrain est propice à la création de centres d'échanges permanents, c'est l'apparition d'écoles et de magasins spécialisés, en attendant le marbre des institutions.



Le magasin show-room Tintin-Kuifje 17 au pied des éditions du Lombard, rue du Lombard. En vitrine, l'Ile Maudite de Jacques Martin, 1957.

«... il y avait « Le Lombard », « Casterman », « Dupuis » que l'on trouvait dans toutes les librairies et c'était tout quoi... Il n'y avait pas de petites co-éditions, ni rien du tout. Un Fanzine, 99% des gens ne savaient pas ce que cela voulait dire. Et puis, vous êtes passé de la nuit totale à une explosion... parce que c'était une explosion cette bande dessinée ! » André Leborgne.



LA BD SORT DE LA MARGE

Avec l'émergence des baby-boomers, essor démographique lié à la fin de la guerre, la bande dessinée passe de l'ombre à la lumière, c'est l'essor ou explosion de la « POPULAR CULTURE » ou « POP ». Une tendance présente dans tous les médias: peinture, happening, musique, danse, décoration...

Les cases de bande dessinée sont reproduites sur des toiles par Mel Ramos, Andy Warhol et Roy Lichtenstein ou projetées sur écran dans un format gigantesque dans des grandes salles de spectacle. Des études universitaires, où l'écrit fait toujours loi, tentent d'aller au-delà de la trame mécanique régulière qui compose ces images. La bande dessinée devient le papier peint des années 60. Papiers peints qui vont en conséquence prendre la bande dessinée comme motifs, en allant de Winsor McCay à Philippe Druillet. L'esthétique Art Nouveau, en désuétude officielle, est valorisée par les hippies qu'ils soient de San Francisco ou Amsterdam. L'image, la parole et le corps vivent une égale et nécessaire libération.

Tout le monde s'empare de ce mode d'expression, que ce soit les aspirants révolutionnaires « situationnistes », comme Guy Debord ou Régis Debray, ou les maîtres de la société du spectacle capitaliste que sont les industriels hollywoodiens qui proposent l'adapta-

tion de « Batman » pour le petit écran et « James Bond contre Dr No ». Toute une création longtemps marginalisée, minimisée, présentée comme un art mineur, une para-littérature puérile, une sous-culture, fait brutalement surface à l'image du « Yellow Submarine » des Beatles. Les musées accueillent des expositions sur la bande dessinée, à





Paris, Bruxelles, Anvers. Le cinéma emprunte directement au registre bd, avec « *Barbarella* »* et « *Diabolik* » produits par Dino de Laurentis, les premiers Western de Sergio Leone, ou encore l'expérience de « *La Jetée* » de Chris Marker. Les bouquineries de la capitale puis de la province sont victimes de razzias de lecteurs devenus collectionneurs.

A Bruxelles, l'école d'enseignement supérieur artistique Saint-Luc 18 à Saint-Gilles, demande à Hergé d'organiser en son sein une formation au métier de la bande dessinée. Hergé se désiste et propose la candidature d'André Franquin. A la rentrée 1968, les jeunes Claude Renard et Antoinette Collin, initiateurs de l'atelier, épris d'horizons nouveaux pour la bande dessinée, attendent leur maître, André Franquin. Dépêché à sa place, ils voient débarquer monsieur « *Oncle Paul* » : Eddy Paape, un homme charmant mais académique et conservateur.

« Dans une bande dessinée comique, quand un personnage tombe d'un building il rebondit, dans une bande dessinée réaliste, quand il tombe il se casse le dos et il meurt. » Eddy Paape.

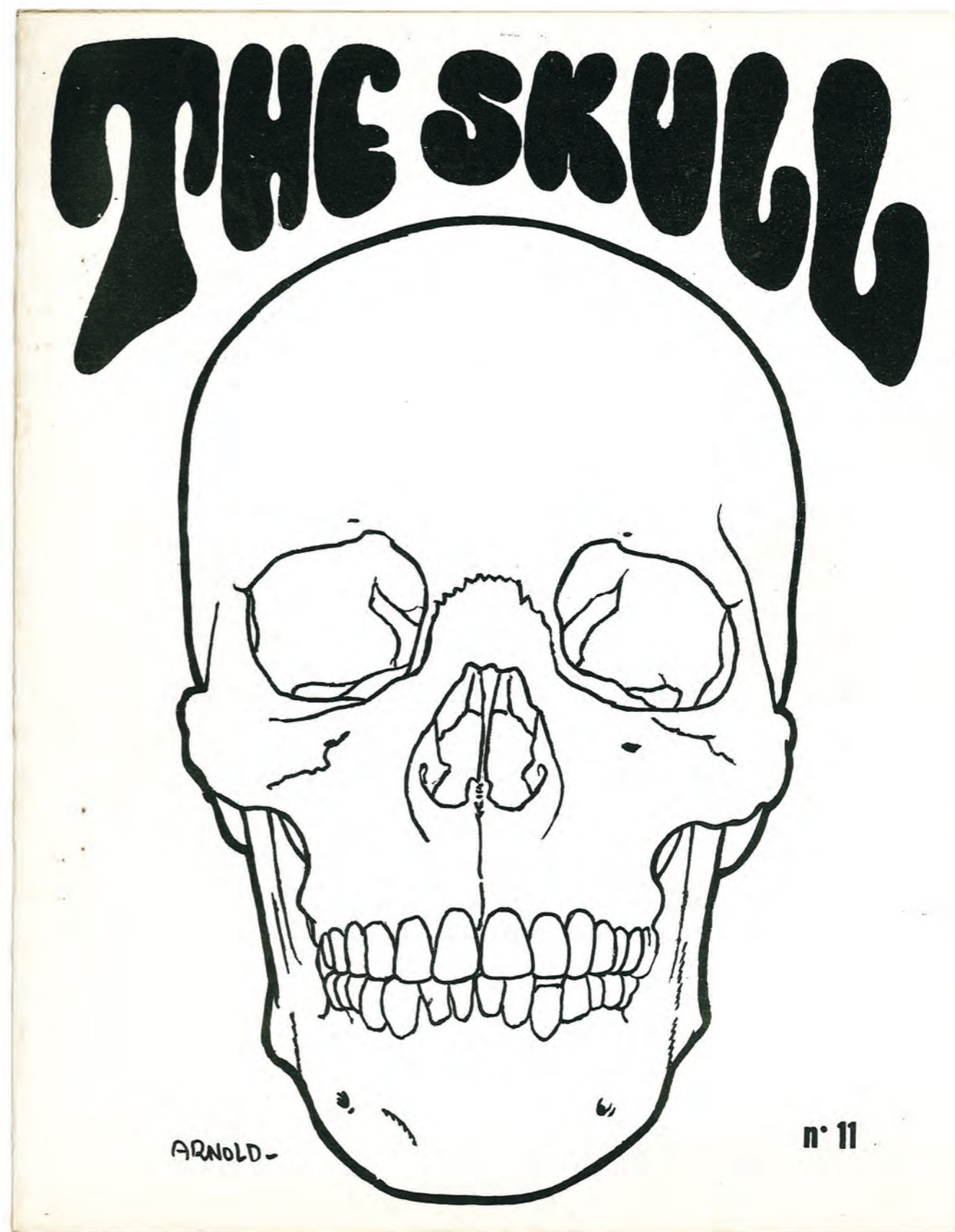
Dans la foulée paraît l'ouvrage « *Comment devient-on créateur de bande dessinée : Jijé et Franquin répondent aux questions de Philippe Vandooren* »* publié dans la collection professionnelle « Réussir » des éditions Marabout. Les mêmes éditions publient l'ouvrage historique majeur de Gérard Blanchard « *Histoire de la bande dessinée* »* dans sa collection « Université » et le passionnant « *Grammaire de l'image* »* de Jacques Plecy. Les puissantes éditions Marabout sont alors dirigées par Jean-Jacques Schellens, un intellectuel brillant et dynamique, qui a longtemps présidé la Foire du livre de Bruxelles. Francis Lacassin entre à la prestigieuse école parisienne de la Sorbonne et enseigne la bande dessinée aux étudiants d'Histoire de l'Art, il publie « *Pour un 9e Art la bande dessinée* » dans la collection de poche 10/18*. La bande dessinée sort de sa marge et rentre dans l'institution.



« Il y avait de la bd dans les rayons des enfants du style « *Nounours* » ou « *Nano et Nanette* ». Ce n'était pas comme ce que « nous » appelons « bande dessinée », c'était surtout des filles qui dessinaient pour les enfants, des contes illustrés...les rayons bd, pour les tout jeunes, ça existait déjà... »

André Leborgne

LES BANDES RÉSERVÉES AUX ADULTES



Couverture du magazine du magasin Skull de Georges Coune, illustration de Arnold Vanhoofstadt, 1971.



Jean-Claude Forest, le créateur de la mascotte des années 60 : Barbarella, a réalisé et illustré bien d'autres récits dans la presse pour adulte, oscillant entre l'illustration, la bande dessinée, le roman photo et le cinéma. Deux exemples de sa production sur cette page. V magazine en 1952 et Plexus en 1967.



Dans les années 50, Edouard Toussaint, dans sa librairie-galerie d'avant-garde, « GALERIE ST-LAURENT »¹⁹ proposait des journaux pour enfants d'avant-guerre, puis début 60, Gilbert, son neveu, va poursuivre avec un rayon bande dessinée de l'immédiat après-guerre dans son « BOOK MARKET »²⁰. Ces deux libraires s'adressaient aux adultes. Jan Bucquoy, étudiant à l'INSAS, faisait partie de ses courtiers. Tandis que le jeune Danny De Laet épris de science-fiction, de fantastique, de cinéma et de bande dessinée, infatigable créateur de fanzine, en fait son quartier général.

Les conventions de science-fiction ont précédé et annoncé celles consacrées à la bande dessinée. Une grosse partie du noyau du CABD était avide des productions cinématographiques de la Hammer et des lecteurs de la revue « **Midi-Minuit Fantastique** »* édité par Losfeld. Ils rôdaient autour de la Cinémathèque Royale de Belgique². Ensemble, sous le dénominateur « Groupe d'Etude pour le cinéma

Fantastique », ils réalisent un catalogue critique suite à un cycle de projections: « **65 ans de Science-Fiction au cinéma** »* 1969. Jacqueline Martin, assistante du conservateur Jacques Ledoux et cheville ouvrière du RANTANPLAN, va être leur secrétaire. L'ouvrage réunit les plumes de Jacques Van Herp, Danny De Laet, Alain Van Passen, Georges Coune. André Leborgne, distribue l'ouvrage dans les librairies et met ainsi en place le réseau qui deviendra « **DISTRIBD** »²¹, l'indispensable outil de distribution des indépendants. André Leborgne, par le biais de Jio Berck, décorateur attiré du cinéaste Jean Rollin, devient également le monteur des stands pour la foire du livre, ce qui le rapproche encore plus du noyau de la distribution.

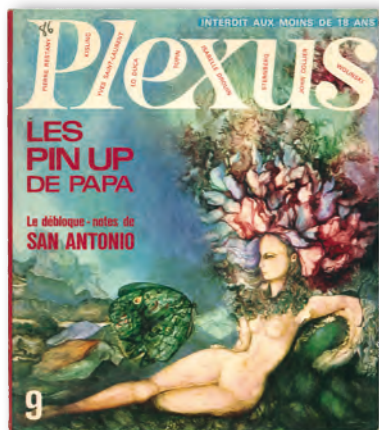
« *Les premières foires s'appelaient « Foire aux vieux papiers », c'était le 1er week-end précédant la foire du livre de Bruxelles. C'est là que Deltine a fait ses premières armes en tant que*

vendeur. Il était là au premier congrès de la bd, et, ce n'était pas prévu, il est venu avec une table qui a été placée sur le palier. C'était un copain, on l'a laissé s'installer. Les congrès étaient destinés à être un lieu de rencontres entre des clubs étrangers de bande dessinée et des conférences de diapositives, les membres venaient se montrer leurs trouvailles (à l'époque c'était les rouleaux de film fixes de 35 mm avec Tintin et les Soviets). Il n'y avait pas encore l'aspect foire/vente intégré »

André Leborgne

L'époque est aussi marquée par l'importation en Belgique d'un concept de commerce venu de France : « l'Entrée Libre » qui propose de l'Achat-Vente-Echange sans obligation d'achat.

« *Avant, on entrait pour acheter.* »
Philippe Van Assche.



« *C'est devenu fort bande dessinée parce que du côté « bande dessinée » je pouvais agir, agir sur le futur, agir sur le présent tandis que dans les autres domaines comme le cinéma et tout vous vous retrouviez englué dans un monde un peu trop spécifique que je n'aimais pas tellement. Il y avait des gens qui passaient des heures à discuter pour savoir si c'était la science-fiction qui avait donné naissance au fantastique, ou si c'était le fantastique qui avait donné naissance à la science-fiction...vous voyez ce genre de discussions tout à fait stérile.* »

André Leborgne

C'est de l'engouement pour le fantastique, l'insolite, la science-fiction et la bande dessinée que naissent, à la manière d'une génération spontanée, les premiers magasins spécialisés en bande dessinée : « **THE SKULL** »²², « **PEPPERLAND** »²³ et « **CURIOSITY HOUSE** »¹. L'étrange, le bizarre, le fantastique, l'anticipation, l'extra-terrestre, le surnaturel, les monstres, les robots, les super-héros, les curiosités... sont à l'honneur dans une ambiance de foire, de cabinet de curiosité et de cirque. Dans un premier temps, polars, romans de science-fiction, cinéma fantastique, bandes dessinées anciennes, comics* « mainstream » et comix* « underground », roman-photo*, ciné-romans*, jouets anciens, imports français et fanzines se côtoient. « **Curiosity** » propose même des armes à feu de collection, Empire ou Western. Les surréalistes ne sont plus les seuls à chanter les louanges du fantastique.

Ces premiers magasins sont tenus en semaine par les épouses, Tania, Amiel et Françoise et le samedi par les maris Pierre, Georges et Michel. Car en semaine leurs hommes ont encore une vraie profession : informaticien, comptable et mécanographe comptable. Mais le samedi, leurs boutiques deviennent des lieux de ralliement pour nombre d'auteurs locaux ce qui donne à ces boutiques une aura de salons littéraires. André Franquin, Paul Cuvelier, Jacques Martin, Jacques Devos, Greg, Morris... se retrouvent autour d'une bière fraîche dans un espace chaleureux. Ces librairies proposent une alternative et un complément aux grandes maisons « traditionnelles », « paternalistes » et « totémiques » comme Casterman, Dupuis, Dargaud et Lombard. Ils proposent aussi une saine alternative aux choix imposés ou offices des AMP. Quelques Bruxellois



privilegiés ont ainsi accès aux plus petites réalisations/tirages des éd. **Du Square*** ou éd. **Du Fromage***, aux productions anciennes des grandes maisons mais aussi de certaines moins prestigieuses comme **Artima*** ou **Gordinne*** ainsi que des productions censurées comme « **FANTAX*** », « **CREEPY*** », « **Hara Kiri** »*, « **Charlie Hebdo** »* puis « **l'Echo des Savannes** »*, « **Métal Hurlant** »* et « **Fluide Glacial** »*. Il s'agissait souvent de ventes ne dépassant pas les 50 exemplaires.

Ces libraires belges sont amis avec les librairies spécialisées parisiennes comme le « **KIOSQUE** » de Jean Boulet, « **FUTUROPOLIS** » de Robert Roquemartine, reprise par le couple Florence Cestac-Etienne Robial, « **FUTUROPOLIS 2** » de Jean-Claude de Repper qui va devenir « **AZATOTH** », « **PELLUCIDAR** » avec Jacques Delmas et « **TEMPS FUTURS** » tenue par Sophie et Stanislas Baret. A cela s'ajoutent les liens avec la Suisse, avec l'éditeur-libraire Rolf Kesselring « **La Marge** », avec l'Angleterre pour les imports de comics, et enfin des liens essentiels avec la Hollande, une plaque tournante de l'underground, de la « **Real Free Press** », des drogues illégales, des manuels sur la contraception, de





« Il y avait chez lui 200 000 trucs mythiques !
Ce gars, c'était un musée ambulante ! » Yves Schliif

Georges Coune, par la profession de son père, a énormément voyagé pendant son enfance. Au milieu des années 60, on le retrouve à 23 ans, comme employé dans une base militaire américaine au Maroc où il découvre la nouvelle vague des super-héros américains comme les « Fantastic Four », « Spider Man », « Hulk » mais aussi son épouse, Nina Amiel.

En 1965, ses parents ouvrent une boutique « Le COSMOS »²⁴ qui mélange Science-Fiction et Bande Dessinée. Leur fils, Georges, récoltait des affiches de film et des lobby cards auprès des distributeurs de la rue Royale, vendait les comics et affiches à son domicile et via un catalogue par correspondance.

En 1970, encouragé par Nina, il saute le pas et ouvre sa mythique boutique au pont du Germoire : « the SKULL »²². Une caverne formée par un cumul de livres, magazines et affiches de cinéma.

« Je sortais de là suant, tellement il y avait de choses intéressantes : des vieux RanTanPlan pourris, que je n'aurais pas pu m'acheter, plein de trucs américains !! »

Philippe Flament.



Affiche de Philippe Druillet



En 1975, le Skull ouvre chaussée de Waterloo, sans Georges Coune, séparé de son épouse. Il va ouvrir « Le SPHYNX »²⁵, travailler pour Distri-BD puis se réorienter sur la vente d'affiches de cinéma.

« j'ai été conçu entre des piles de livres (...) il y avait dès le début, du papier partout dans mon univers ».

Eric Coune

« Tania a tenu un théâtre formidable : PEPPERLAND ! »

Jean Houyoux



« la plus grande petite femme de la bande dessinée »

Eliane Bar

Au centre de Bruxelles, rue de Namur, s'installe en 1970 un morceau digne de la Carnaby street londonienne. La façade, généreusement colorée, attire les jeunes créateurs de cinéma de l'INSAS, comme Jan Bucquoy et Michel Jakar mais reçoit les réprobations des autres commerces, bon chic bon genre de la rue. La prêtresse du lieu c'est Tania Vandesande, 28 ans, aidée par son mari, Pierre Vandenberg. La vitrine annonce le programme : « Fantastique, Science-fiction, neuf et occasion ».



« Elle mélangeait les gens et les genres, Druillet côtoyait Walthery »

Jean Houyoux

Tania aime les auteurs et ils le lui rendent bien. « Pepperland » devient le pied à terre des nouveaux auteurs français comme Druillet, Mézières, Moebius, F'murr, Auclair... Elle noue une relation privilégiée avec « Futuropolis » et devient son pendant belge avec sa librairie et le label « PEPPERLAND »*. Avec Leborgne, Tania démarre le Prix St-Michel qui récompense un auteur de bande dessinée, des remises de prix qui s'accompagnent d'énormes soirées où se mélangent les auteurs, tous genres et toutes générations confondus.



logo de F'Murr

« on était des puceaux pour elle (...) c'était la grande prêtresse » Michel Vandam



Nina Amiel.



Frank et Eric Coune en compagnie de leur grand-mère.



Georges Coune



Franquin, Hermann et Druillet en dédicace chez Tania



Cher client et ami,
 Vous aviez l'habitude de nous voir tous les dimanches matins à notre échoppe de la bande dessinée du marché aux puces de Bruxelles.
 Nous continuerons à y être comme par le passé.

MAIS DORÉNAVANT
 et ce à partir du 2 avril prochain, nous serons à votre disposition tous les jours de 10 à 19 h. à notre boutique

" CURIOSITY - HOUSE "

au 133, de la chaussée de Louvain
 (face au cinéma CENTURY)

P.S: Nous sommes acheteurs de tout illustré daté avant 1950 au meilleur prix

Deligne Michel,

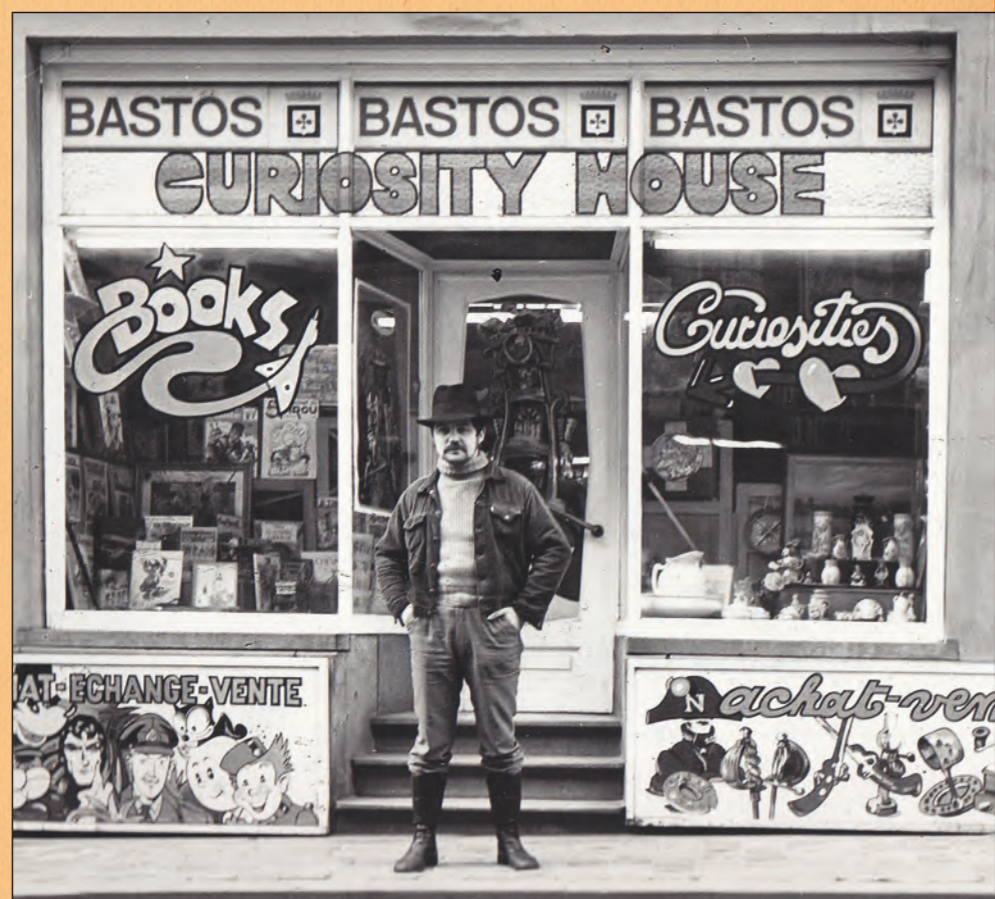
« C'est Michel Deligne le premier musée de la bande dessinée à Bruxelles et son premier guide, gardien et conservateur » *Didier Pasamonik*



Michel Deligne sort son artillerie devant Morris et Will, admiratifs.

RIFLES AND COMICS

Michel Deligne a démarré son activité à 31 ans avec un mini-stand au vieux marché en 1969. Encouragé par Françoise Springael, son épouse, il ouvre dans un vieux bar-tabac de la chaussée de Louvain son cabinet de curiosités. Un endroit décentré, isolé du circuit des bouquinistes. Michel Deligne y assume la dimension de show man inhérente au magasin et en joue avec superbe. Son approche n'est pas élitiste, ses coups de cœurs...éclectiques ! Il met en valeur les anciens titres de Dupuis, les pockets Artima, les éditions Gordinne, Le Rallic...Michel se lie d'amitié avec les vedettes de son enfance. Jijé, Tilleux, Paape, Cheneval, Franquin vont y être royalement accueillis. Ses deux fils Michel Jr et Henri vont le seconder. En 1985, « Curiosity House »¹ se transforme en « Deuxième Souffle », aujourd'hui installé à Koekelberg, rue Van Bergen, 33.



Michel Deligne et son épouse.

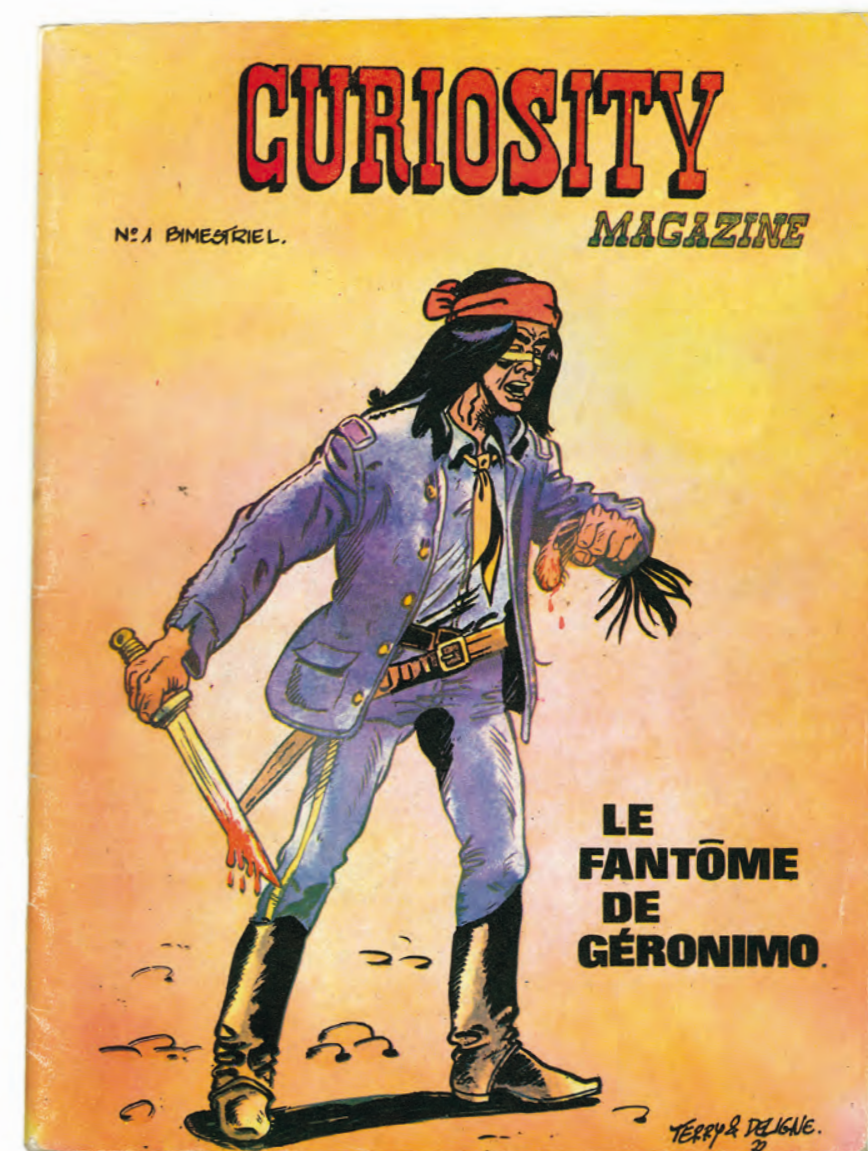
Ci-dessous :
 Michel Deligne au magasin.

Maurice Tillieux dédicace devant Henri Deligne.

André Franquin en compagnie de Daniel et Didier Pasamonik.

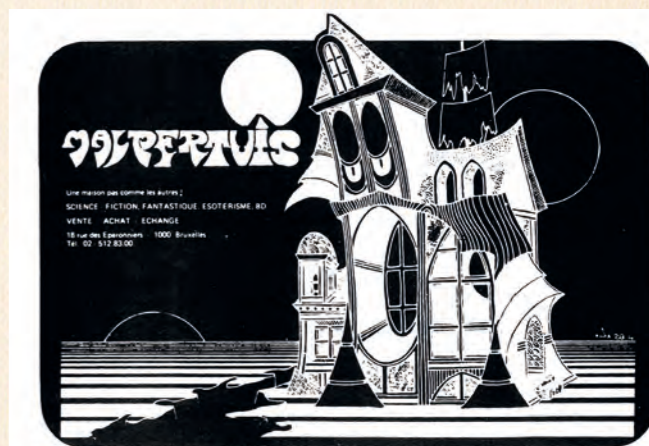


Clichés de Georges Thiry

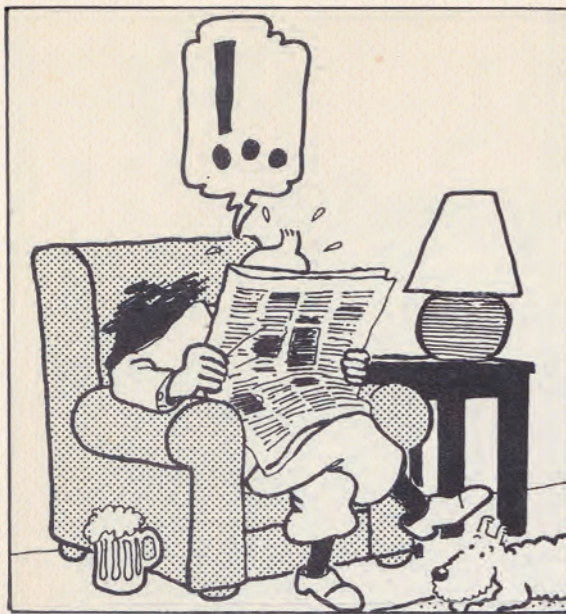


Dans le sillage du Skull, Pepperland et Curiosity, apparaissent quelques boutiques comme « CHLOROPHYLLE »²⁶ tenue par Boris Nowak et son épouse Françoise Franck, « ARCANES (I) »²⁷ tenu par Jean-Marie Neveu et « MALPERTUIS »²⁸ d'Alain Walsh et son épouse. Il n'y a pas encore de magasin de bande dessinée avec uniquement du neuf, l'ancien/seconde main prend toujours une part majoritaire dans les

boutiques et ce jusqu'au début des années 80. Les autres villes de Belgique n'ont pas encore de boutiques spécialisées sinon « Astrid BD » tenue à Liège par René Theunis. Ce sont tous les Belges qui montent à la capitale le samedi pour trouver les anciens titres. Le « Pêle-Mêle », « Curiosity », « Skull », « Chloro » et quelques petits bouquinistes locaux sont les heureux bénéficiaires de cette situation.



P L A C E A U X F A N Z I N E U X !



Après les premiers clubs, d'autres points de contacts sont noués entre lecteurs et auteurs via les rencontres et conventions qui se transforment peu à peu en foires commerciales dopées par les séances de dédicaces. En 1966, pour les 20 ans de son journal « Tintin », Raymond Leblanc, directeur des éditions du Lombard, dépêche son écurie de dessinateurs au « passage 44 »⁶⁶, chacun signant ses albums dans un box spécialement aménagé.

« La librairie Pauli »⁶⁵, à deux pas de la galerie de la Toison d'Or, entretenant des contacts privilégiés avec les éditions Dupuis, organisent une ou deux fois l'an de grandes séances de dédicaces. Les auteurs sont alors livrés à un parterre d'enfants, excités comme des puces d'être en contact avec leurs conteurs mythiques, leurs voisins de palier !

Ces jeunes lecteurs, devenus chasseurs de dédicaces, férus d'informations sur la bande dessinée, vont sonner aux domiciles des auteurs. Tillieux, Greg, Graton, Craenhals, Attanasio, Mazel, Martin, Bara, Tibet, Dany, Devos, Hermann... leur ouvrent leur porte et leur dévoilent les obscures coulisses des dessinateurs de bande dessinée, visite agrémentée d'une limonade.

Un fanzineux c'est un lecteur enthousiaste qui participe librement à un journal sans le souci de rentabilité. En devenant professionnel, il prend le titre d'auteur, éditeur, distributeur, libraire ou journaliste.



Copyright Tardi

Jacques Glénat, Didier et Daniel Pasmamonik, Thierry Groensteen, Alain Goffin, Guy Delcourt, Yves Schlirf, Benoit Peeters, François Schuiten, Bernard Hislaire, Thierry et Christian Joor, Patrick Pinchart, Christian Smeets... découvrent ainsi le métier, ils l'autopsient et ro-néotypent leurs premières bandes dans leurs magazines pour fanatiques comme « Schtroumpfs : les cahiers de la bande dessinée », « Buck », « Robi-dule », « Tip-Top »*, « Solaris », « Skblzz », « Le fouineur », « 1815 », « Meuh ! »*, « Zazou ». Le distributeur André Leborgne, les libraires Michel Deligne et Tania Vandesande qui avaient eux aussi versés dans le fanzinat, avec respectivement « RanTanPlan », « Curiosity Magazine » et « Pink Pepper », organisent d'importantes séances de dédicaces. « La foire du livre »²⁹ annuelle, dirigée par Jean-Jacques Schellens et montée par André Leborgne, est le point d'orgue de la discipline.



Copyright Dedecker

Le média étant reconnu, les plus mordus et même les plus bourgeois des fanatiques pratiquants peuvent désormais s'orienter vers la section « bande dessinée » de Saint-Luc où un atelier animé par Claude Renard pouvait les accueillir. Hislaire, Geerts, Frank Pé, adeptes des illus-

trés « Tintin » et « Spirou », doivent passer leur chemin car Renard est en rupture personnelle avec les gros nez et les « oncle-pauleries » dont il avait eu à souffrir. Avec ses étudiants, il démarre le recueil « Le 9ème Rêve » dans un modèle de publication rétrospectivement peu éloigné du « Curiosity Magazine » de Michel Deligne.

« Avec le 9ème Rêve, ils voulaient rompre le moule ! »

Jean Gavilan.

L'ancien chef d'atelier, Eddy Paape, fait dans la résistance et donne, à quelques centaines de mètres de là, un cours du soir de bande dessinée à l'Académie de Saint-Gilles. Un enseignement plus pragmatique, très éloigné de celui de Claude Renard et qui va servir de complément aux étudiants de l'Atelier R, et destiné à ceux qui préfèrent se lancer plus directement dans la mêlée en acceptant les contraintes du marché et ses genres prédéfinis. Les libraires du « Skull (II) »²², fraîchement installés chaussée de Waterloo, et de « Curiosity House »¹ ravitaillent les étudiants en vieux documents, images de films, photo-romans.

Stimulé par cette jeunesse, André Franquin lance « Le Trombonne Illustré »* avec Yvan Delporte, au cœur même du journal « Spirou » et André Leborgne va lancer « Aïe »* avec Jean-Claude de La Royère, artisan du journal bédéroque « En Attendant ». Les auteurs français avaient montré le chemin de l'indépendance éditoriale avec le pionnier « Hara-Kiri » suivi de « L'Echo des Savannes »*, « Le Canard sauvage »*, « Métal Hurlant »* et « Fluide Glacial »*. Les deux expé-

C'ÉTAIT UNE DÉCENNIE EXCEPTIONNELLE. AUX RENCONTRES INOUBLIABLES.



Copyright François Boucq

riences belges se sabordent, la maison tournaise Casterman lance « A SUIVRE »*... à Paris.

REMERCIEMENTS

Nous vivons une époque de confusion totale. On veut nous faire passer du pipi de chat pour du gâteau de semoule et il serait temps de laisser la place aux dessinateurs qui racontent de vraies histoires et qui, c'est peut-être un paradoxe, savent dessiner. Les meilleurs sont morts dans la misère, et ceux qui restent et non des moindres ont plus de talent que ces jeunes m'as-tu-vu dont le physique agréable peut peut-être influencer les directrices artistiques mais pas nous.

De plus, ce que ces gens racontent participe à un grand travail de dé-moralisation de la jeunesse, et mine les valeurs traditionnelles qui, quoiqu'en disent certains, existent (et c'est peut-être à cause de cela qu'on ne fait plus d'enfant, car ces derniers n'ont plus rien à quoi s'accrocher) et c'est pourquoi j'en finirai là. Il faut aujourd'hui, puisque nos dessinateurs en sont incapables, rééditer des BD qui n'étaient ni underground, ni YéYé, ni des tableaux sans queue ni tête où le texte placé en dépit du bon sens n'a ni queue ni tête. C'est pourquoi nous remercions :

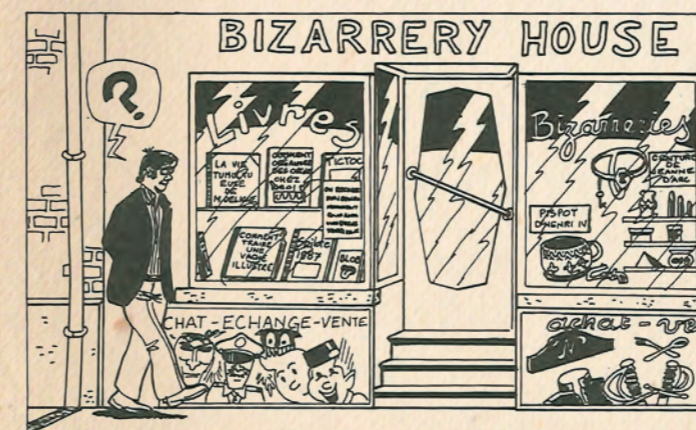
Jean-Claude Filiperni
Jean-Pierre Pionnier
Claude Pouperi
Numa Gutin
Pierre Lethargie
Pierre Lebedeau
André Laveugle...

...qui nous ont gentiment autorisé, avec leur aimable accord, à fouiller dans leur collection, afin de réunir la meilleure quasi totalité de « Captivant », édité par les sympathisants du mouvement des jeunes Croix de Lumière. Et on pardonnera aisément certains sous-entendus racistes car, enfin, qui n'était pas raciste en ce temps-là, je vous le demande ? Pour le reste il faut reconnaître que ces histoires extraordinairement rafraîchissantes et bien documentées satisfèrent petits et grands, du spécialiste chevronné au lecteur moyen qui en a décidément assez de supercheres.

André Laveugle, président du S.P.I.R.O. B.D. C.L.U.B.

En préparation :
Nous réunissons une compilation du fameux incunable ! Impeccable afin de mettre à la portée de tous ce classique connu uniquement par quelques exégètes belges. Je recherche en particulier le numéro 523 de l'Impeccable nouvelle formule (janvier 1954). Écrivez-nous pour nous encourager.

Copyright Caland et Gornillon, merci aux himanos (Captivant)



Copyright Benn



CATALOGUÉS !

« Classer, c'est déclasser » Régis Debray.

« ... marquer et démarquer... » le BDM.



« Phénix »*, « Schtroumpfs: les cahiers de la bande dessinée »*, « Comic 130 »*, « Curiosity »* ou encore l'éphémère « Johnny »* qui publiaient d'assez informatifs mais

Algoet fait le tour des librairies et réalise une moyenne des prix tandis que la bouquinerie généraliste « BIBLI-OCCASE »³⁰, faisait des fiches sur les albums « il a démarré un catalogue. Il a «scientisé l'affaire». Il avait établi une manière de faire les prix, un calcul qui liait l'époque avec le nombre de pages... » se souvient Patrick Schelkens.

« A force d'acheter, j'avais des doubles et puis des triples et puis bon j'ai fait des catalogues que j'envoyais en France » (...) « Moi je faisais juste un catalogue pour vendre les bédés, les livres de science-fiction et les Comics. Mais je ne cherchais pas à faire un catalogue comme le BDM, je faisais juste des listes, des listes de ventes ». George Coune.

fort indigestes listing des réalisations de certains auteurs et maisons d'édition... Avec ces listes se développe une hiérarchie qualitative dictée par les rédacteurs. Les réseaux de la critique officielle se mélangeant souvent avec les chefs de files du marché commercial. Les gardiens sont aussi les marchands du temple.

« A l'époque personne ne savait qui faisait quoi ! »

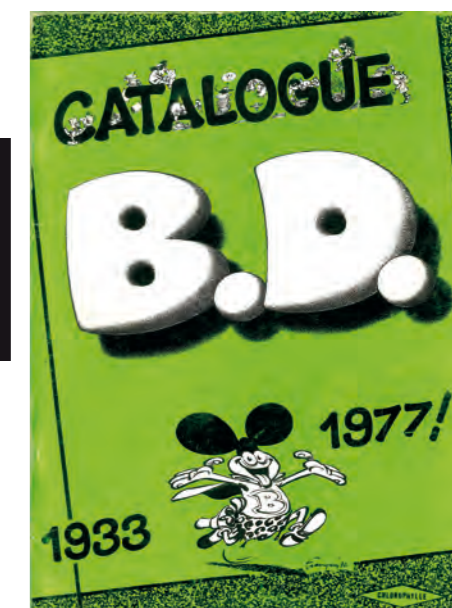
André Leborgne

« les mous : 3Fr, les durs, 5fr »

Patrick Schelkens se remémorant les tarifs d'achat de Deligne.

Les libraires pionniers comme Michel Deligne, Georges Coune et Tania Vandesande étaient continuellement consultés par les lecteurs amateurs à la manière de véritables encyclopédies vivantes. Au-delà de leur formidable mémoire... l'inconnu. Les plus curieux pouvaient néanmoins glaner quelques informations dans les revues spécialisées comme le « Giff-Wiff »*, « RTP »*,

Avec les conventions, où se côtoient vendeurs officiels, vendeurs en chambre et collectionneurs, on assiste aux premiers recensements des créations, des listing ou catalogues de stocks (voir premiers listing de Jean Bouillet, Georges Coune, Serge Algoet, Boris Nowak*...) prémisses aux argus à l'image des leurs prédécesseurs américains & hollandais. Pour son listing, Serge



« Avoir tout complet, c'est ça la collection ! »

Toino Ansaldi.



En parallèle des chasseurs de dédicaces, on retrouve des « collectionneurs actifs », de très gros lecteurs s'initiant à l'embryon spéculatif naissant, qui enrichissent leur collection personnelle en revendant les titres recueillis à droite à gauche aux libraires en place. A la vue de leurs bénéfices, certains découvrent que c'est peut-être une manière de gagner leur vie...

« Quand nos clients volent nos clients »

Nina Amiel.

Au milieu des années 70, les marchés aux puces locaux florissaient. Il existe encore quelques bourses d'échanges destinées aux collectionneurs, qui pratiquaient encore réellement de l'échange : « On ne pouvait pas acheter avec de l'argent » se rappelle Bruno Graff. Les collectionneurs en herbe doivent ainsi se doter d'un capital album pour rentrer dans la danse. Il s'agit d'achats pour faire d'autres achats. Les bouquineries de quartier en périphérie, en déclin, vont être les mannes providentielles. Avec les ventes régulières, les petits vendeurs doivent se régulariser auprès de l'État, tenir un registre de commerce.

En 1977, Patrick Schelkens, 16 ans, fortement impressionné par Michel Deligne et le réseau des frères Pasamonik, lance la librairie «BEDESCOPE»³¹. Il opte pour la chaussée de Wavre, importante rue commerciale devenue moribonde, située à deux

« Et puis sont arrivés les petits asticots de mon genre... »

Patrick Schelkens

pas de son école. Depuis les années 60, la chaussée magnétisait déjà de nombreux commerces gravitant autour de la littérature populaire et de la bande dessinée. Comme «BOUQUIN D'AUJOURD'HUI»³², «LES BACCHANTES»³³, «COSMOS»²⁴, «LA LICORNE»³⁴, «SKULL»²² ou encore «SEREJA». Patrick n'étant pas encore majeur, c'est sa mère Jeanine Demeulder qui signe le bail. Dès son lancement, «BEDESCOPE» mélange bande dessinée ancienne, « achetée cher et vendue avec une faible marge », et nouveautés, caractérisées de « produits d'appel ». La formule connaît un énorme succès et le magasin va déménager en face dans des locaux plus grands pour devenir « l'usine » selon les termes de son vendeur, le jeune Thierry Joor.

Très vite d'autres librairies apparaissent dans son sillage, «JONAS»³⁵ tenue par Jan Bucquoy, «ARCANE II»²⁷ de Philippe Van Assche, «SCHLIRF BOOK»³⁶ d'Yves Schlirf, «CHIC BULL»³⁷ de Daniel et Didier Pasamonik. Les jumeaux terribles qui arment leur client Jean-Louis Carette, afin d'ouvrir «LA BANDE DES SIX NEZ»³⁸, une concurrence ouverte à «BÉDESCOPE». C'est aussi le début de la concentration des magasins dans le tronçon de la chaussée de Wavre devenue la rue chaude de la bande dessinée.

« La chaussée des zouaves ! »

Michel Deligne.

Jean-Louis Carette pensait que plus il y aura de librairies à un même point, plus il y aura du public, provoquant une émulation commerciale : « Ce sera un pèlerinage ! » exultait Jean-Louis Carette « En espérant que ce ne soit pas un enterrement ! » tempéra son distributeur André Leborgne.

On va y retrouver «BEDESCOPE» de Patrick Schelkens, «ARCANE» (II) de Philippe Van Assche, «La Bande Des Six Nez» de Jean-Louis Carette, «SPHYNX»²⁵ de George Coune, «PETITS PAPIERS»⁹ de Marc Breynne, «FETICHES»³⁹ de Jean-Pierre de Simplaere, «B.D.CHOQUETTE», «TOUJOURS PLUS LOIN»⁴¹ de René Renaud, «LITTLE NEMO»¹³ d'Eric Crochelet, «PIQUE-PUCES»⁴⁰, «STRIPS AND TRIPS»⁴² de Bernard Cusse, «DOMINO»⁵, «PHYLACTERES»⁴³, «VAMPIRELLA»⁴⁴ de Joëlle Breynne, «LE

PETIT XXème»⁴⁵, «RETROMANIA»⁴⁶ de Patrick Aubry, «BD STARS»⁴⁷ de Thibaut Van Houte et Jhonny Kindt. A noter en périphérie : «JONAS II» de Jan Bucquoy, Philippe Baudier et Toïno Ansaldo au N° 745 galerie de la Toison d'Or, «CURIOSITY (II)» par Françoise Deligne au 21 de la chaussée de Wavre, dans la galerie d'Ixelles. «JONAS III» ouvre au 4 de la place Fernand Coq repris plus tard par « Le dépôt », «DURANGO»⁴⁸ de Christian Joor rue de l'Athéné, et au loin, «LE PARADIS DES COLLECTIONNEURS», «SKULL II» de Nina Amiel, «FORBIDDEN WORLD»⁴⁹ d'Eliane Bar et «BÉDÉMANIA»⁵⁰ de Gaetan Laloy...

Conformément aux pronostics de Jean-Louis Carette, la concentration de la chaussée de Wavre devient le croisement incontournable du marché de la bande dessinée. Les éditions originales, les éditions pirates, les dédicaces, les planches originales, les faux, les collectionneurs locaux et internationaux, les fétichistes, les iconoclastes, les tombés du camion, les agents de la BSR, les simples amateurs, transitent par cette chaussée étroite. La politique générale est à l'adoration de « l'Age d'Or », « la ligne claire » et « l'école de Marcinelle ». Une époque « nostalgiste » ponctuée des décès des auteurs phare de cette période comme René Goscinny (1977), Maurice Tillieux et Paul Cuvelier (1978), Jijé (1980) et enfin Hergé (1983) ce qui entraîne une crise de tintinophilie aigüe.

Devant la forte concurrence, les libraires se battent pour la primauté des livraisons, les camions livrant à de nombreux points de vente distants de quelques mètres. C'est le début de la surenchère des ristournes aux clients. La «BANDE DES SIX NEZ» ouvre les hostilités en faisant -10% de ristourne sur les nouveautés. Patrick Schelkens de retour de son service militaire riposte en lançant le -20% en prévision de l'installation prochaine d'une FNAC (Fédération Nationale d'Achats des Cadres) à Bruxelles. Marc Breynne de « Petits Papiers », surenchérit et fait du -30%, ce qu'il ne peut tenir que momentanément, tandis que « Stars and Strips » se saborde en faisant du -35%... Si on sait que la marge que l'éditeur ou le diffuseur fait au libraire oscille entre 35% et 45%, cette ristourne amputait lourdement, voir totalement le chiffre d'affaire et donc les chances de survie du libraire. La politique des -20% reste d'actualité aujourd'hui, il est appelé « le prix belge ».

« ils se sont mutilés avant de commencer l'aventure ! »

Jean Gavilan.



En France, la loi Lang du prix unique du livre, votée en 1981, a permis la survie des librairies indépendantes mises à mal depuis le développement de la FNAC, lancée dans le livre au milieu des années 70, et ses 20 % de remise. La Belgique, pourtant à forte coloration socialiste, attend toujours son Jack Lang.



« Quand on s'auto-baptise expert, on perd une certaine forme de crédibilité. »

Christian Smeets



INFO-B.D.

Dedicaces
Loustal et Parigaux («Cœurs de sable»), F'Murr («Tim Galère»), ainsi que Schuiten et Peeters («La fièvre d'Urbicande») dédicaceront leurs albums le vendredi 22 février 85 à 18 h 30 à la librairie «Pepperland», rue de Namur 47, 1000 Bruxelles.
Un rendez-vous à ne pas manquer !

Stéphane Steeman, notre comédien national offre 100.000 francs à toute personne qui permettra de retrouver les planches originales d'Hergé qui furent volées à la Galerie Rosny, le 24 décembre 1984. Prendre contact avec «Tyler & Co», Meir 67, 2000 Antwerpen, tél. 03/231.87.50.

Albums anciens à vendre!
Vous désirez vendre des anciens albums de bandes dessinées? Alors, méfiez-vous! Attention aux «marchands pirates», qui placent des petites annonces dans les journaux et les revues, se faisant passer pour des collectionneurs, et dont le seul but est de s'enrichir au détriment d'autrui. Adressez-vous aux membres de la C.B.E.B.D. (Chambre belge des Experts en Bandes dessinées). Ils vous renseigneront sur la valeur d'un ouvrage sans aucune obligation de vendre.

Quelques adresses :
Michel Deligne, 133 ch. de Louvain, 1030 Bruxelles; Robert Demeyer, rue Ste-Catherine 92, 4000 Liège, 041/26.23.71; Jean-Louis Carette, 179 ch. de Wavre, 1050 Bruxelles, 02/513.72.58; Toïno Ansaldo, 4 place Fernand Cocq, 1050 Bruxelles, 02/513.46.22

— TOUTES BANDES DESSINEES DE COLLECTION —
(N.B., DOS BLANCS, TOILES, 1^{ère} EDITIONS, PLANCHES, ORIGINALS, SERIGRAPHIES, LITHOGRAPHIES, TIRAGES DE TETE etc...)
TOUTS JOUETS RARES, OBJETS FÉTICHES OU INSOLITES, TOUTES CURIOSITÉS, STATUETTES SE RAPPORTANT AUX GRANDS THÈMES DE LA B.D.
(SCOUTISME, COLONIALISME, GRANDS EXPLORATEURS, AVIATION, BATEAUX, SOUS-MARINS, AÏTOS, MOTOS, CHASSE AUX TRÉSORS, PIN UP etc...)

FETICHES ?



UNIQUEMENT EN TRÈS BON ÉTAT
Chée DE WAVRE, 161
1050 BRUXELLES
TEL 02/513.99.47

OUVERT DU LUNDI AU SAMEDI DE 14h00 à 18h30

BEDEMANIA



-20% sur BD neuves. Le plus grand choix d'albums dédicacés et d'occasions!



« Deligne payait Tillieux en armes à feu... tandis que Magic Strip payera Chaland, Serge Clerc ou Cornillon en vieux Spirou! »

Didier Pasamonik

« Pavillon noir sur la bd ! »

Jan Bucquoy.

Les libraires-éditeurs

Le but initial des structures comme le CBD, le SELEG, la SOCERLID ou le CABD était de mettre à disposition de ses membres souscripteurs d'anciens récits dessinés. Ils proposaient des rééditions d'anciens titres. D'un hobby, le virus de l'édition s'est emparé de Claude Moliterni, Pierre Van Keer, André Leborgne, Georges Coune, Jacques Glénat, Michel Deligne, Tania Vandesande, Boris Nowak, Patrick Schelkens, Didier et Daniel Pasamonik, Jan Bucquoy, Yves Schlirf, Pascal Grogard, Guy Delcourt, Thierry et Christian Joor... Leur production se concentre alors essentiellement sur les valeurs sûres, les productions anciennes... si ce n'était pour une fort notable exception : Michel Deligne.

Après la première année de son «Curiosity House»¹, Deligne propose un panaché de rééditions d'anciens titres et de courts récits de jeunes auteurs débutants : «**CURIOSITY MAGAZINE**»*. On y trouve peu de théorie, beaucoup d'action. Ses pages accueillent ses coups de cœurs, de jeunes auteurs égarés dans le no man's land entre l'école et les grandes maisons d'éditions comme Benn, Darasse, Yann, Crisse, Hardy, Géron... ainsi que de grands anciens comme Tillieux, Jijé, Paape, Sirius, Rob-Vel, Devos... tout aussi négligés par les éditeurs. De ces rencontres naissent des petites rééditions à 1000 exemplaires en noir et blanc. Des albums qui s'écoulent très rapidement à travers sa librairie, de nombreuses conventions et la maison de distribution d'André Leborgne. Très vite, d'autres libraires ont emboîté le pas.

« Il y a eu le boom de la réédition. Ça tirait dans tous les sens !! C'était la surenchère : Deligne disait « moi j'en ai édité 20 ! » l'autre « moi 25 ! ». Avec la rivalité, le prix des droits ont augmenté. RTP s'est retiré de la course. »
André Leborgne.

Les détenteurs des droits, agences de presse, et éditeurs d'abord conciliant à l'égard d'un club de doux nostalgiques, se sont peu à peu rendus compte de l'évolution du phénomène. Du franc symbolique, ils sont passés au pourcentage sur

le tirage. Lorsque les jeunes éditeurs atteignaient des tirages et des bénéfices trop importants, ils ont brutalement repris en main le marché des rééditions. Dupuis reprend les droits de « Sandy et Hoppy » de Willy Lambil et « Marc Dacier » de Charlier et Paape, en poursuivant la numérotation des ouvrages là où les petits éditeurs, les Pasamonik et Michel Deligne les avaient laissés...

« On n'avait jamais pensé éditer des jeunes auteurs... Jamais. »

Didier Pasamonik

Forcés et contraints, les frères Pasamonik se tournent vers leurs contemporains. Mais comment vendre à des vieux collectionneurs déçatis de jeunes auteurs? En demandant à quelques auteurs de s'inspirer des vieilles gloires. Chaland, avec déjà les formidables «L'unité de Valeur» et «**CAPTIVANT**»* à son actif, ouvre le bal de la collection Atomium avec «**Freddy Lombard**». Le format s'inspire des Comics pour la taille et le nombre de pages mais présenté sous une forme pérenne, c'est-à-dire cartonné rappelant la collection prestigieuse du Lombard. Le rythme de création était d'un mois ce qui a permis une création qui « gicle » comme les bandes dessinées de gare « Artima », eux-mêmes issus des comics des années 40. Résultat, l'aventure éditoriale la plus novatrice des années 80.

Le prix allant souvent de pair avec la rareté, certains albums de bande dessinée atteignaient des prix astronomiques et n'étaient disponibles à la lecture que sous leur forme initiale. Drapé du bon droit libertaire, d'un juste combat pour la démocratisation de certains titres, ou le plus souvent d'un simple esprit de lucre, ont débarqué les pirates. Il s'agissait d'abord de simples copies des albums puis de pastiches, parodies, de contrefaçons soignées, de prolongements naïfs, pornographiques ou politiques.

« Et puis ça a débordé, des pirates sont venus de partout, il y a eu des pirates de pirates... »
Serge Algoet.

L'essor de ces productions participe à l'incroyable effervescence du début des années 80. Les éditeurs, devancés par les pirates, emboîtent le pas et proposent des rééditions de leurs anciens titres. C'est le cas de la maison d'édition Casterman qui sort enfin, dans la collection Archives Hergé, le mythique «**Tintin et les Soviets**»*. Les ayants droit et les éditeurs reprennent la main sur la production. Tintin, Spirou, Astérix, Lucky Luke, Les Schtroumpfs... bien que fermement implantés au plus profond de l'imaginaire de chaque lecteur, restent une propriété privée. Jan Bucquoy est traîné en justice pour sa sexualisation des héros de bande dessinée.

« Je revendique le droit au pastiche et à la parodie. C'est quelque chose de tout à fait normal dans une démocratie. »

Jan Bucquoy.



Pastor/hte - Bergé

© Serge Clerc - Le Journal / Denoël Graphic 2008

Les premiers albums en couleurs de l'éditeur Michel Deligne est également son best seller.



« Ce qui est important dans l'édition ? La diffusion, la diffusion, la diffusion... »

Jean Gavilan.

Les petits libraires-éditeurs belges prennent de l'assurance. Pour grandir, ils doivent toucher le marché français, la clef de 80% des lecteurs francophones. Ce faisant, ces petits éditeurs sont forcés d'augmenter quantitativement leur tirage et confier leur fragile destin à ces sociétés françaises de distribution. Patrick Schelkens résume la situation des éditeurs belges : « Il y a 55 000 000 de Français, 4 000 000 de francophones en Belgique, et 1 500 000 en Suisse, avec quelques Canadiens... Pour le marché français, soit vous distribuez vous-même, soit vous traitez avec un distributeur français qui va exiger l'exclusivité pour la France. 85% de votre chiffre d'affaires sera alors lié à cette personne-là. C'est une créance monopolistique. S'il décide de baisser pavillon... »

« QUAND LES MAÎTRES DU MONDE ONT FAIT FAILLITE ! »

Alec Severin

Les faillites successives de ces distributeurs français, dont « MDM, les Maîtres Du Monde », doublées pour beaucoup de libraires d'un manque de connaissances des rouages du capitalisme, vont mettre un terme aux petits maisons belges. C'est dans ce contexte d'hécatombes éditoriales des libraires bruxellois qu'ouvre la première librairie-galerie : « ESPACE-BD »⁵¹.

« Deligne agrafait du Tillieux sur son mur et collait du Tintin sur sa porte. »

Philippe Flament

MARBRES & SPOTS



« Dès qu'il y a un truc qui marche « bouf ! » on dérive ».

Didier Pierrequint

A ce marché parallèle à l'album que sont les planches et dessins originaux, vient s'ajouter la mini-édition. Les libraires, lessivés par les aventures éditoriales malheureuses, se tournent exclusivement vers les tirés à part, Ex-libris, sérigraphies numérotées et signées, les marque-pages, une nouvelle jaquette, des pins, des t-shirts, des objets en résine, des tirages de tête en association avec un éditeur... Ces petits tirages permettent de se démarquer de ses concurrents et de les écouler sans avoir recours aux circuits aléatoires et gourmands de la diffusion.

Pour distribuer tout cela, Christian Smeets, ancien de Distri-BD, démarre sa structure « PARA-DIFFUSION »⁵⁸, alimentant les libraires de ces goodies. Cette tendance dans le produit dérivé avait déjà fait son chemin sur le marché japonais et américain. Après le stade du pèlerinage, c'est le stade des bondieuseries. Le buste et la fusée de Tintin en résine, Bob Fish en trois dimensions, une sérigraphie d'un grand auteur signée par sa veuve.



La vente de planches de bande dessinée existe depuis les années 70. Elle existe de manière triviale, c'est un objet de curiosité punaisé ou scotché sur un mur. La planche est encore considérée par les auteurs comme un simple outil de travail, à la manière des moules à speculoos. Les premiers libraires spécialisés en bande dessinée vendaient des planches mais de manière accessoire. C'est là que les spécialistes d'aujourd'hui, alors en culottes courtes, ont découverts et acheté leurs premiers originaux. L'attitude envers ces pages va se modifier avec les premières mises au enchères au début des années 80 doublées des premières incursions des planches dans les galeries d'art contemporain comme la « GALERIE 2016 »⁵² de Jean-Marie Derscheid et « WITTAMER »⁵³. Du côté des libraires spécialisés, « CARAPACES »⁵⁴ de Jean Gavilan, « CHIC BULL »³⁷ repris par Laurent Maltaite et « LE FANTÔME ESPAGNOL »⁵⁵ de Philippe Flament, développent des espaces d'expositions. C'est dans ce contexte que Thierry Goossens conçoit un espace galerie luxueux doublé d'un espace librairie : « ESPACE BD »⁵¹. Dans le sillage, Thierry Joor ouvre la Galerie « SANS TITRE »⁵⁶, suivie de « ZIGGOURAT »⁵⁷ de Jean-Marie Derscheid et de « BRÛSEL »¹⁰ de Reynold Leclercq et Frédéric Rosse. Aujourd'hui, le marché des originaux se concentre au marché du grand Sablon avec la galerie SLOMKA, CHAMPAKA d'Eric Verhoest et PETITS PAPIERS.



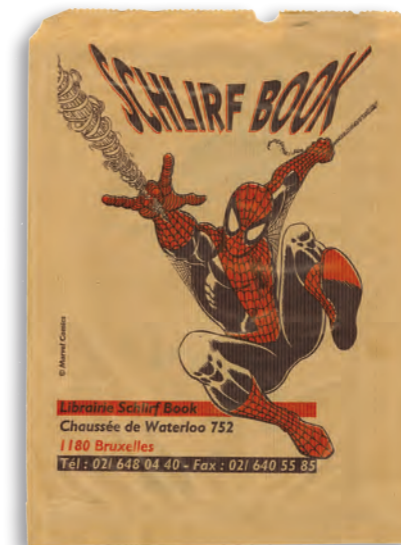
C'est dans cette atmosphère d'Ex-Voto, qu'est inauguré le « CENTRE BELGE DE LA BANDE DESSINÉE »⁵⁹. Guy Dessicy, épris d'Art Nouveau et propriétaire de la maison Cauchie, couple le projet de sauvegarde des anciens magasins de tissus Waucquez de l'architecte Victor Horta avec celui des vedettes de la bande dessinée d'après-guerre. Le musée est inauguré par tout ce que la Belgique compte de têtes couronnées et d'hommes politiques. De l'autre côté du spectre, on retrouve Jan Bucquoy qui fourche en parlant du nouveau stripmuseum et cela donne naissance au très salvateur slipmuseum : « LE MUSÉE DU SLIP »⁶⁰.

Formé à la distribution de la presse nordique, et de la version francophone du prestigieux Wall Street Journal, le collectionneur amateur, François Deneyer, ouvre en 2003 un musée consacré à Joseph Gillain « LE MUSÉE JIJÉ »⁶¹. Quelques années et déboires politico-logistiques plus tard, il ouvre « LA MAISON DE LA BANDE DESSINÉE »⁶² dans les locaux jouxtant la Gare Centrale.

Les jeunes auteurs, comme Thierry Van Hasselt ou David Vandermeulen, dans un processus d'affranchissement de cette adoration béate, n'ont plus l'assistance des libraires-éditeurs et se lancent, en indépendants, dans la micro-édition. Une création en marge, presque sous chapiteau, qui ont peu de contacts avec les grands éditeurs et les grandes librairies. Le discours se radicalise de part et d'autre de la ligne qui sépare bande dessinée commerciale et bande dessinée d'auteur, institutions et indépendants, le classique et les contemporains.

« Si c'est intelligent, les gens ne mordent pas. »

Albert de Coninck



COMICS IN BRUSSELS

Passé les traductions françaises de « Strange »* et les imports UK-USA des Coune, les librairies spécialisées à Bruxelles n'étaient pas richement achalandées en matériaux américains contemporains. La situation n'était pas plus brillante à Paris, Etienne Robial, à la tête de « Futuropolis » venait sur Bruxelles se ravitailler, sa section comics tenant sur une petite étagère.

C'est la Hollande qui était la plaque tournante des comics mainstream mais surtout des comix underground, journaux de la contre-culture. En 1980, Eliane Bar, fraîchement débarquée d'un séjour prolongé à Amsterdam, berceau de la Real Free Press, ouvre « FORBIDDEN WORLD »⁴⁹. Le nom est autant un hommage à « Robby le robot », mascotte du film « Forbidden Planet », un rappel qu'enfant, la bande dessinée était réellement un monde proscrit et le nom de la librairie londonienne où elle a longtemps été achetée ses comics.

« Etant hollandaise, je pensais que tout le monde connaissait l'anglais... »

Eliane Bar

Elle importait autant des comix « qui étaient réactionnaires, qui avaient un propos mais qui étaient souvent mal dessinés » que des Comics « qui étaient plus mainstream mais qui avaient souvent de beaux dessins ». Les deux, à son sens, se complétaient fort bien, mais devant le peu d'entrain des lecteurs bruxellois pour ce matériel non traduit, le jeune Andréas mis à part, elle se réoriente vers la production franco-belge et glisse les comics dans l'arrière-boutique. C'est son compagnon, Cédric Wrzesinski, quelques années plus tard, qui ranime la section « comics » avec le « FORBIDDEN ZONE »⁶³.

Le débit de la production nord-américaine rapproche les comics des hebdomadaires franco-belges d'antan.

Quelques libraires avec comics à Bruxelles : « FORBIDDEN ZONE », « LE PALAIS DE LA FIGURINE » devenu « UTOPIA »⁶⁴, « BRÛSEL »¹⁰, « SCHLIRF »³⁶ devenu un « SLUMBERLAND 4 ».

Janvier 1983, c'est la fin de la 10ème édition du festival « internationale » d'Angoulême... le dimanche après-midi, à son stand, une représentante éditoriale japonaise avec une table sur laquelle sont posés des bottins de téléphone. Elle n'a réussi à nouer aucun contact avec ses homologues franco-belges. Thierry Smolderen, critique aux cahiers de la bande dessinée et fan de dessins animés, feuillette ce gigantesque flip book et tombe ainsi nez à nez avec le premier volume d'« Akira »*, le chef-d'œuvre d'anticipation d'Otomo.

LA BOMBE MANGA !

Annoncé par Moebius dans Métal Hurlant et Smolderen dans les cahiers de la bande dessinée, il faut attendre la fin des années 80 pour qu'« Akira » sorte en anglais (Marvel 1988) puis en français (Glénat 1990). Mais les éditeurs occidentaux, en commerciaux obtus, ont coupé la drogue et l'ont distillé en dose homéopathique sous la forme de fascicules du type « comics » ralentissant ainsi de 10 ans le réel impact et la reconnaissance de la profonde originalité de cette création sur la francophonie.

Yves Schirlf, à l'écoute des auteurs comme Smolderen et Moebius, va proposer le Manga dans sa librairie puis démarrer « Kan » la maison de traduction de Manga au sein des éditions Dargaud. Ces créations renouent avec ce que Yves Schirlf appelle les « proto-mangas », les « Akim »* et « Zembra »* de sa jeunesse.

Aujourd'hui la convention annuelle comme « Japan Expo » à Paris réunit plusieurs milliers de fans. Un succès qui semble faire écho aux grandes jamborées scouts des années 20, aux conventions de science-fiction anglo-saxonnes et aux premiers festivals de bande dessinée des années 60 et 70. Des regroupements qui réunissent une réelle ferveur pour des genres réellement populaires.

Quelques points de vente historiques : « SCHLIRF BOOKS »³⁶, « MULTI-BD »¹¹, « BRÛSEL »¹⁰, « FORBIDDEN ZONE »⁶³ et « SUPER DRAGON TOYS »¹².



L'EXPLOSION DES TITRES

Pendant longtemps, le nombre de titres nouveaux par année est resté suffisamment bas pour permettre aux libraires de les avoir tous en magasin et à certains gros acheteurs de tous les collectionner. Mais à partir de la fin des années nonante, les petits libraires ont crié à l'indigestion, suivit quelques années plus tard par les plus gros. Les éditeurs ont fait la sourde oreille poursuivant la politique de la fuite en avant.

Le libraire ne peut plus lire ce qu'il vend, il devient en porte-à-faux par rapport à ses clients et perd son aura de « spécialiste ». Devenus étalagistes, l'identité de leur commerce se délite. Les magasins deviennent de plus en plus grands, le libraire devient le chef d'une équipe de vendeurs plus ou moins spécialisés. La collusion entre éditeurs, distributeurs et librairies grandit. L'entreprise anciennement dirigée par Glénat Bénélux et le distributeur Caravelle développe ses points de ventes « SLUMBERLAND » à travers la ville et le pays, suivi par le groupe périphérique « BD-WORLD », deux grandes chaînes aujourd'hui réunies.



« 6 fois plus grand mais
10 fois moins de diversité! »
Erwin Dejasse

En bons industriels, les gros éditeurs tablent sur la quantité, remplir l'espace, plutôt que sur la qualité des ouvrages et de leur accompagnement. On poursuit les vieilles séries, compile les anciennes. De nombreux auteurs, souvent faux indépendants, sont en voie de paupérisation. Les albums de bande dessinée doivent être immédiatement rentables, les bacs d'inventés et de soldés craquent sous la pression. Les têtes de gondoles, appelées aussi « blockbuster », sont privilégiées aux indépendants.

« Les nouveautés ayant un lapse de temps réduit à l'étalage, ils font une énorme communication d'annonce pour leur best-seller. Pas spécialement pour acquérir un nouveau public mais surtout pour ne pas perdre l'ancien! »

Didier Pierrequint

« Tu sors avec ce que t'avais prévu d'acheter »
Erwin Dejasse

Du côté des ouvrages d'occasion et de collection, le marché migre vers les sites de ventes internet et les salles de vente aux enchères comme les ventes « Jacques », « Horta », « Galerie Moderne », « la Banque Dessinée »... Les vieux albums à l'état neuf, purs objets spéculatifs, sont ainsi valorisés, tels des lingots d'or, tandis que les albums abîmés ne trouvent ni acquéreurs, ni lecteurs.

« A l'époque un « Timour » neuf ou abîmé c'était le même prix! »

Eric Crochelet.

Le métier de libraire spécialisé en bande dessinée connaît de profondes mutations, il va se redéfinir vis-à-vis des nouvelles politiques de création, d'édition et de distribution. Sa place dans la chaîne va évoluer. Les anciennes politiques s'étant sclérosées de manière presque caricaturales.

« Si ça stagne,
alors c'est fini! »

Nina Amiel.



Le 3 février 2011 a lieu, à la sauvette, dans le zoning d'Anderlecht, une vente par huissier de justice. 20 palettes de vieux papiers saisies au « Deuxième Souffle ». Quelques jours plus tôt, Michel et Henri Deligne ont assisté, impuissants, à la mise en caisse d'une partie de leur fonds.

Déballés, les articles sont divisés arbitrairement en lots, épinglés anonymement par un numéro noir sur papier collant jaune fluorescent, collé parfois à même les couvertures. Un commissaire-priseur, plus à l'aise avec la vente d'un fauteuil ou d'un écran plat, ne parvenait pas à déterminer s'il s'agissait de brolo ou d'un trésor extraordinaire. Il demandait autour de lui, comme un oiseau sans tête, « ça vaut quelque chose ça »?. Dans la salle, de très nombreux collectionneurs et des professionnels du métier venus des quatre coins de la Belgique et de la France; leurs portefeuilles gonflés de grosses coupures (le seul mode de paiement accepté en ces lieux) auraient pu apporter la réponse à la question du commissaire. En début de séance, coup de théâtre, le responsable d'une chaîne de solderie bruxelloise propose une somme forfaitaire pour la totalité des lots: 19 000 euros. Personne dans la salle n'avait ce genre de liquidité sur lui... sinon moi (mon sac gonflé des économies de mon père). Après une courte joute, les lots me sont adjugés. L'avocate en charge du dossier m'enferme dans une salle à part et glisse mes liasses d'euros dans les compteurs automatiques. L'atmosphère dans la salle est électrique, les collectionneurs déçus fument des oreilles. Il y avait certainement assez de cash réuni dans cette pièce pour payer deux à trois fois la créance de 50 000 euros exigée à Michel Deligne...

C'est ce stock, issu des soutes du Temple de la Bande Dessinée qu'est « LE DEUXIEME SOUFFLE », qui permet aujourd'hui à « LA CRYPTTE TONIQUE » de démarrer.

Philippe Capart



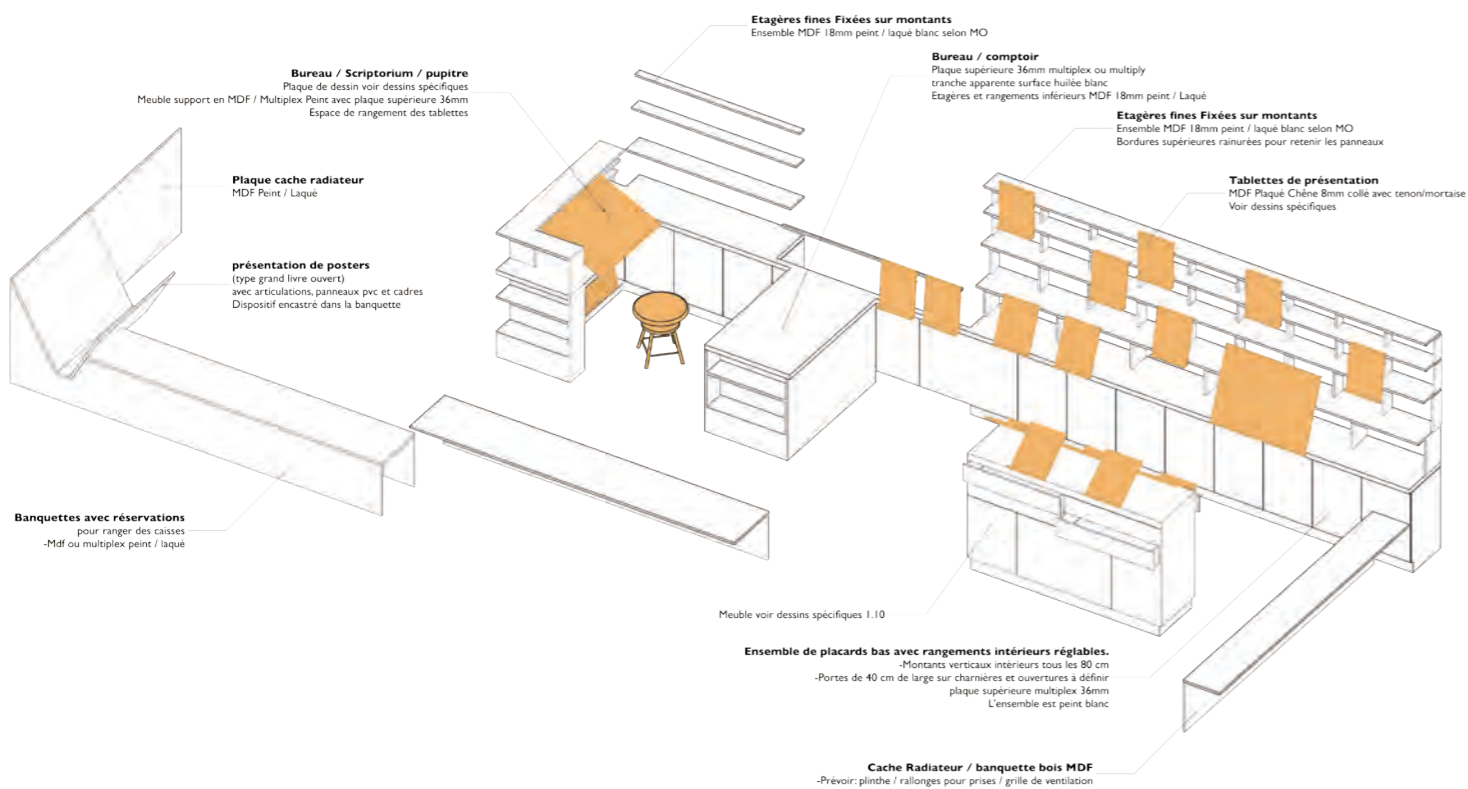
RÉUNIR POUR MIEUX DISPERSER « LA CRYPTÉ TONIQUE »

MAGASIN-MAGAZINE: MODE D'EMPLOI.

« La Crypte Tonique » est un magasin-Magazine. Les articles du magazine parlent des articles en magasin. Le cycle est mensuel. Chaque numéro explore un thème. Les * qui suivent les ouvrages cités en « rouge » indiquent aux lecteurs si un exemplaire est disponible à la Crypte à la date de sortie du magazine.

« La Crypte Tonique » est dédiée aux images, qu'elles soient littéraires, mentales ou plastiques et quels que soient leurs supports. La création contemporaine y côtoie la création ancienne, les morts côtoient les vivants, le profane se marie au sacré.

« La Crypte Tonique » est un lieu d'échange culturel, à la fois matériel et immatériel. Le rez-de-chaussée est dédié au magasin et l'étage à la rédaction du magazine, les deux étages sont reliés à la Crypte.



Axond 27.78

72 CRP

Karbon' Architecture & Urbanisme
Rue Souveraine 114 - 1000 Bruxelles
T 02-649 75 02
Info@karbon.be

Architecte responsable :
Hubert Lionnez

Maître de l'Ouvrage
Philippe Capart
Galeries Bortier
1000 Bruxelles

Transformation Intérieure et mobilier
Galeries Bortier
1000 Bruxelles

Plans récapitulatifs A3
Axonométrie mobilier

Situation :
Projetée
dessiné :
Jean Garcin

phase :
Equise
échelle :
Sans

date : 17/05/11

AO
01.03

Aménagement des locaux du 16 Galerie Bortier : **Architecte** : KARBON, **Menuiserie** : La société HOBO, **Ferronnerie** : Jan Claerhout, **Electricité et peinture** : MAXERBAT.

EN PRATIQUE

- Le magazine est disponible au magasin, 16 galerie Bortier à Bruxelles.
- Le magasin est ouvert du mardi au samedi de 12H00 à 19H00.
- La rédaction est ouverte le jeudi de 19H00 à 21h00.
- Tél. + 32 2 514 14 92.
- Le site: WWW.LACRYPTETONIQUE.COM

n°0 / sept-oct 2011 / prix 10 Euros

Rédaction : Philippe Capart avec les précieuses collaborations d'Olivier Léonard, André Moons, Séraphine, Alec Severin, Yoann Stehr, Loïc Villiot, Tristan Galand, Hugo Piette, René Follet, Ever Meulen, Erwin Dejasse, Florence Henrard, Muriel Vassaux, Ronan Zeegers et Gilles Capart.

Maquette: Séraphine Graphics.

Impression: New Graphic Press.

Le logo de la Crypte Tonique : Carles Porta.

La Crypte Tonique remercie chaleureusement Robert Rysman, Alain Van Passen, Alec Severin, André Moons, Séraphine Claeys, Philippe Flament, Marc Breyne, Eric Crochelet, Michel et Henri Deligne, Gaetan Laloy, Serge Algoet, Jicé de La Royère, Martine Jansen, Fouad Barsa, Jean Houyoux, André Leborgne, Pierre Van Keer, Alain de Kuysche, Philippe Mouvet, Vincent Mathy, Frans Lambeau, Jean-Pierre Verheyleweg, Ever Meulen, Carles Porta, Florence Henrard, Guy Huygens, Yves Schliirf, Pascal Grogard, Thierry Delbeke, Alexandre Buchet, Philippe Mouvet, Didier Pasamonik, Eric Verhoest, Danny De Laet, Gilbert Toussaint, Christian Smeets, Bruno Graff, André Leborgne, Jean-Marie Smits, Eliane Bar, Cédric Wrzesinski, Thierry Goossens, Reynold Leclercq, François Deneyer, Philippe Van Assche, Jean-Marie Derscheid, Thierry et Christian Joor, François Deneyer, Gilbert Toussaint, Philippe Mouvet, Guy Huygens, Guy Dessicy, Didier Pierquint, Eric et George Coune, Nina Amiel, Alain Walsh, Jan Bucquoy, Yves Collet, Guy Jungblut, Jean-Philippe Carette, Thierry Delbeke, Thierry Lenoir, Erwin Dejasse, Michel Van Dam, René Theunis, Toïno Ansaldi, Paulette Smets, Jean-Marie Derscheid, Yves Collet, Georges et Eric Coune, Nina Amiel, Jean-Philippe Carette, Pierre Bailly, Olivier Goka, Corinne Kuyl et Violaine Lefebvre, Christian Heymans **pour leurs aides et témoignages.**

Toutes les images appartiennent à leurs auteurs et ayant-droits respectifs.

** Amis lectrices et amis lecteurs **

Si vous avez des questions, des conseils ou remarques, des corrections ou des insultes à adresser à « La Crypte Tonique », vous êtes invité à passer au 16 galerie Bortier, 1000 Bruxelles, le gardien de la Crypte, Philippe Capart, vous y attendra avec un verre de limonade.



TV MAGAZINE du 1 mai 1993 - KODANSHA ©



BICOT

président de club

UN RECRUTEMENT FRUCTUEUX

